This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

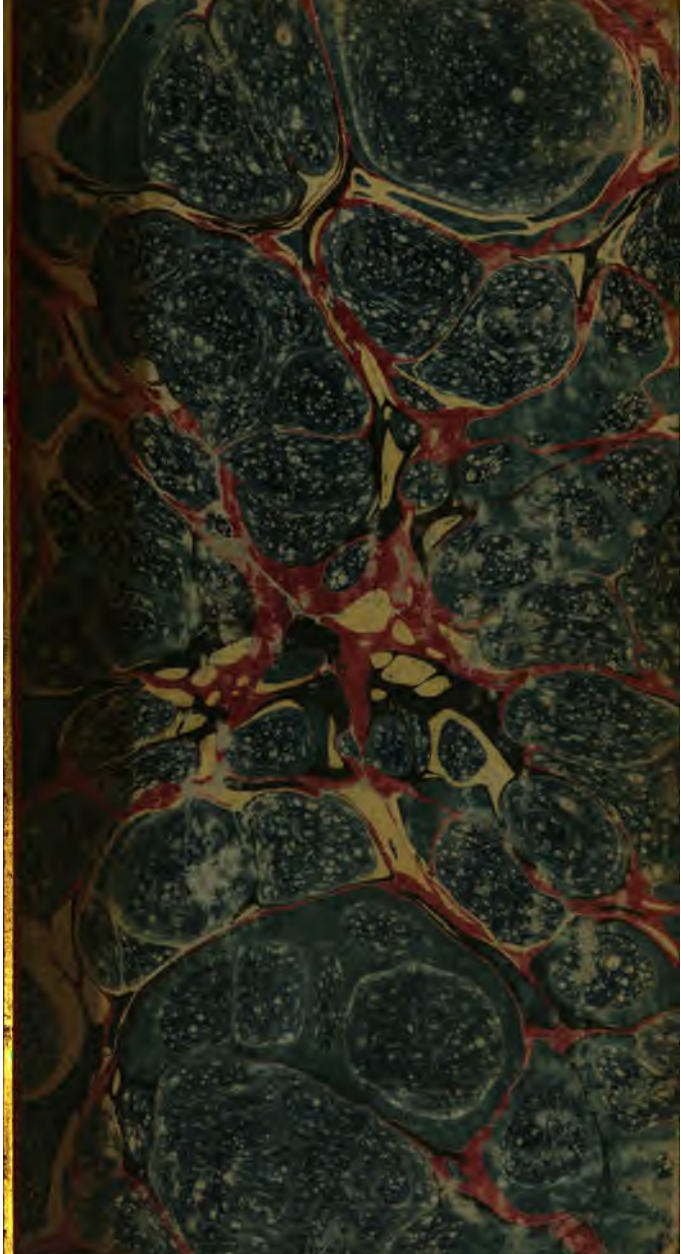
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III. A. 309

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

Vous le jurez jeune homme! — par le saint Evangile!

Binet del. Bovinet Sculp.

PAUL, 1802

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

PAR le Cen. DUCRAY-DUMINIL.

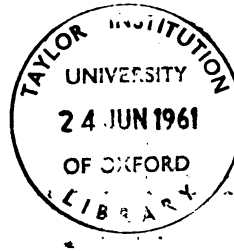
O toit rustique du vieillard aveugle ! qu'as-tu fait des hôtes vertueux que tu recélais ?

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue Saint-Jacques, N.° 278.

AN X. — 1802.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 JUN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

La joie, le plaisir et l'espoir du bonheur troublent le sommeil comme la peine et la douleur. Paul n'a pas fermé l'œil de la nuit; tout plein de la conversation qu'il a eue avec Louise, fier d'avoir osé lui dévoiler le secret de son cœur, sûr d'en être aimé, presque sûr aussi d'obtenir sa main, il n'a fait que songer à sa félicité; il a bâti projets sur projets; il s'est vu marié, dans son ménage, père de jolis petits enfans, et il a même pensé au genre d'éducation qu'il leur donnerait, aux travaux auxquels il les destinerait. Toutes ces réflexions, Paul les a faites à sa manière, c'est-à-dire suivant sa position, ses connaissances et l'étendue de son in-

telligence : mais il a de l'intelligence, ce pauvre garçon ; il ne lui manque que les moyens de la développer ; tous ses projets sont sages, bien conçus et réglés, sur-tout, par la plus exacte probité ; il ne lui faut plus que du courage pour oser avouer tout cela à son instituteur, le respectable prieur de Garnay, qu'il aime et qu'il révère. Attendra-t-il qu'il sache bien lire pour lui apprendre l'état de son cœur ? Eh ! pourquoi attendrait-il ? Cela l'empêchera-t-il d'apprendre, quand il aura tout dit ? Le prieur d'ailleurs lui a voué de l'amitié dès son enfance. Il lui parle toujours avec la même bonté ! Paul a l'habitude de lui confier toutes ses petites affaires. Celle-ci est majeure ; pourquoi la lui cacherait-il plus long-tems ? Le prieur est indulgent ; et il n'y a rien que de très-simple dans les aveux de Paul. Eh quoi ! un jeune homme de dix-huit ans et une jeune fille de seize s'aiment ; rien n'est

plus naturel : ils desirent s'unir ? c'est dans l'ordre : ils ambitionnent l'aveu de leurs protecteurs ? c'est très-décent ; et ils ont un ami qui peut leur obtenir cet aveu, leur éviter les embarras d'une timidité excessive ; rien de plus convenable que d'intercéder cet ami. En différant, il faudra toujours en venir là. Voilà qui est décidé. Paul ira trouver, au lever de l'aurore, le bon monsieur Rendu, et il lui dira tout. Paul est bien content d'avoir formé ce louable projet, et il se promet assez de fermeté pour l'exécuter.

Le voilà donc qui se lève de bon matin, et qui se pare de ses plus beaux habits. C'est encore fête ce jour-là ; c'est le lundi de Pâques ; mais monsieur le prieur n'a affaire à l'église qu'à dix heures, et il aura le tems de l'écouter. Paul laisse reposer Louise. Il passe devant sa chambre, et, en en regardant la porte, il dit seulement tout bas :

O Louise !.... dors, dors, ton amant va travailler pour toi et pour son bonheur ! dors bien, Louise, et qu'un songe agréable te retrace le pauvre Paul qui a bien besoin de toute la force de son ame.

Il laisse tout le monde endormi dans la ferme, et court jusqu'au presbytère, où il frappe tout doucement. Paul n'a pas réfléchi que, si l'on dormait encore chez lui, il pourrait bien trouver aussi le curé endormi, fatigué des offices de la veille, et que le réveiller si-tôt, serait commettre une indiscrétion. Paul n'est pas si délicat sur les convenances ; il frappe toujours, et, à son grand contentement, on lui ouvre.

Il demande monsieur le prieur ; on lui dit qu'il se lève : ô bonheur ! Il entre, et trouve en effet monsieur Rendu qui s'habille. Paul frissonne, ses genoux ploient sous lui. Le pasteur le regarde étonné : Qu'est-ce donc, Paul ? qu'y a-t-il ? te voilà

de bonne heure? —Monsieur le curé, pardon. —Tu ne viens pas, j'espère, me demander si-tôt une leçon de lecture? — Oh non, monsieur le curé, je ne vous dérangerais pas pour si peu de chose. — Qu'as-tu donc, mon ami? tu me parais bien troublé? — Au contraire, monsieur le curé, je n'ai jamais été si joyeux. — Il n'y paraît pas. — C'est que la joie.... voyez-vous... le plaisir, le bonheur, tout cela me suffoque. — La joie, le plaisir, le bonheur!.... Il t'est donc arrivé un événement bien heureux? — Très-heureux, monsieur le curé, des plus heureux, tout ce qu'il y a de plus heureux. —Fais-moi donc part de ce bonheur-là? —Monsieur le curé a-t-il le tems de m'entendre? — Pas absolument, mon ami. Il faut que je lise mon bréviaire, et l'office aujourd'hui commence de bonne heure. D'ailleurs, j'ai affaire à causer, avant la messe, avec mon sacristain; mais si tu

te dépêches, je pourrai t'accorder un petit moment. — Vous êtes bien bon, bien honnête. — Allons, parle.

Paul hésite, il sent la parole expirer sur ses lèvres ; il garde un moment le silence : à la fin, il se remet. Monsieur le curé, dit-il, pardon ; mais vous saurez qu'élevé depuis bien des années avec mademoiselle Louise. . . . Vous connaissez bien mademoiselle Louise ? — Comment, si je la connais ! sans doute, à moins qu'il n'y en ait deux ? — Oh non, non, monsieur le curé, il n'y en a pas deux ; il n'y a pas deux Louise dans le monde. Celle que j'aime est la beauté, la bonté, la vertu même. Vous voyez qu'il n'y a pas deux personnes qui réunissent toutes ces perfections. — Celle.... que tu aimes, dis-tu ? — Oui, monsieur le curé : cette petite orpheline que madame a placée à la ferme ; eh bien, je suis son amoureux, et elle est aussi mon amoureuse. — Ba-

dines-tu? — Moi, badiner! ô ciel! badine-t-on avec son cœur? Le mien est tout entier à Louise: elle a la bonté de m'aimer, elle me l'a dit hier, et nous n'avons plus d'autre desir que d'être mari et femme. — Mari et femme? je tombe de mon haut. — Bon! eh pourquoi, monsieur le curé? Est-il rien de plus naturel que ce desir-là? — Paul, cette passion serait-elle sérieuse? — Très-sérieuse, monsieur le curé; si sérieuse, que je préférerais mourir, que de me voir éloigné de mademoiselle Louise. — Grand Dieu!... cela serait-il possible?... Mais non, non; tu t'abuses, vous vous abusez, jeunes gens, et vous prenez pour une passion ce qui n'est qu'attachement, estime, amitié, habitude de demeurer, de causer ensemble. — Qu'est-ce que c'est qu'amitié, habitude, estime?.... Non, monsieur le curé, ce n'est point tout cela; sans doute j'estime mademoiselle Louise;

mais je l'adore en même tems, et elle est aussi nécessaire à mon existence que l'air que je respire ; c'est bien clair cela !

Le jeune homme est ému ; le feu brille dans ses regards ; ses gestes, son attitude, tout annonce chez lui un amour violent. Le prieur le regarde avec étonnement, lui prend la main, et lui dit : Pauvre Paul ! si tout cela est vrai, je te plains ; va ! tu es bien malheureux ! — Malheureux, monsieur le curé ? — Oh oui, bien infortuné ! car jamais, non jamais tu n'épouseras Louise. — Jamais je n'épouserai Louise ? — Je porte le désespoir dans ton cœur ; mais il le faut... Paul, si tu es sage, raisonnable, tu vaincras une passion qui ne peut jamais être couronnée par l'hymen. — O ciel !.... et quel obstacle ? — Quel obstacle ? Il y en a mille, Paul, et plus forts les uns que les autres. D'abord Louise est sans parens, sans biens. — Sans parens, sans biens ! eh !

qu'ai-je, moi? ai-je des parens, de la fortune? — Elle est sans biens, sans nom, te dis-je. Jamais tes pa.... tes protecteurs ne consentiront à un hymen aussi disproportionné. — Je n'entends rien à ce que dit monsieur le curé. Comment! un pauvre villageois ne pourra pas épouser une fille des champs? — Tout s'y oppose!.... Crois-moi, Paul, et crois-en mon âge, mon expérience et la.... connaissance que j'ai de certains secrets qui te concernent; il te faut renoncer à Louise. — Y renoncer? — Jamais elle ne sera ta femme. — O mon Dieu! cela est-il vrai? — Très-vrai, que trop vrai; je te le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré. — Vous jurez cela, monsieur le curé? Et la raison? — C'est, je te le répète, parce que Louise n'a ni nom, ni fortune; c'est, en un mot, parce que tu ne l'auras jamais.

Paul fixe le pasteur d'un œil égaré. Il

se promène à grands pas en s'écriant : Si d'autres que monsieur le curé me présageaient le malheur, je n'y croirais pas; mais monsieur le curé ! Il faut qu'il ait de fortes raisons pour jurer ainsi par tout ce qu'il y a de plus sacré.... — Oui, oui, mon cher Paul, j'ai de fortes raisons. — Que je ne puis connaître ? — Que tu ne peux connaître. — Et moi qui lui ai promis hier de l'épouser ! elle y consentait ! — Cela est impossible. — Eh bien, il m'est possible au moins de fuir, de m'engager, de me faire soldat, de mourir ! on ne m'empêchera peut-être pas de me sacrifier à mon amour. — Paul, insensé, que dis-tu ? — Je dis, je dis qu'on ne me reverra jamais, que je vais me jeter dans la rivière, dans un précipice, quelque part où je trouverai la mort. — Paul, reviens à toi. — Ah ! Louise est trop pauvre ! Je suis donc un grand seigneur, moi ? un duc et pair ? un mi-

lord ? Le pauvre *Paul*, conduisant la charrue de son maître, se déshonorerait en épousant une orpheline vertueuse ? — On ne sait ce qu'elle est, quels sont ses parens. — On connaît les miens, apparemment ? — Oh, oui, on les connaît ! — On les connaît ? Mon père, à la bonne heure, on l'a connu ; mais ma mère ? En ai-je jamais entendu parler ? ai-je jamais eu la douceur de la serrer dans mes bras ? — Paul, Paul, crains que je ne dévoile un secret.... — Dévoilez-le donc, ce secret funeste, monsieur le curé, ou, en sortant de chez vous, je termine mes jours, je me tue avec le fusil que j'ai gagné au prix de l'arquebuse. — Paul, que dis-tu ? — Ce que je vais faire, ce que je ferai, j'en atteste le ciel, si vous ne m'apprenez ce que vous savez de ma naissance. — Quel désespoir ! Assieds-toi, malheureux : et la religion ? Penses-tu à Dieu, que tu offenserais ? — Dieu m'a

t-il mis sur la terre pour être malheureux? — Il peut te conduire au bonheur. — Point de bonheur sans Louise ! — Oh passions funestes ! — La mienne est terrible, violente ; elle peut me rendre capable de tout. — Allons, allons, mon ami, rentre chez toi, calme tes sens, et crois que ton vieil ami a bien souffert le premier d'avoir été forcé de t'affliger. — Non, non, monsieur le curé, je ne sors point de chez vous que vous ne m'ayez révélé ces terribles secrets qui doivent me forcer à renoncer à ce que j'aime. — Paul... — Mon parti est pris, monsieur, je reste là !....

Paul s'assied devant le pasteur, et, pâle, presque inanimé, il le fixe avec des yeux où se peignent la douleur et l'égarement. Le pasteur veut feindre de la colère : Paul, lui dit-il d'un air sévère, vous me manquez. — O monsieur ! pardon ; mais mon parti est pris ! — Je ne

vous ai jamais vu un si grand caractère. — On ne le connaît pas, mon caractère; il est ou tout timide ou tout violent. — Je m'en aperçois : sortez, je vous l'ordonne. — Vous m'ordonnez donc de me tuer; je sortirai, si c'est là ce que vous m'ordonnez, et vous serez obéi. — Jeune insensé ! — Oui, oui, je suis insensé, je perdrai la raison, la vie, si l'on me prive de Louise. — Est-ce moi, malheureux, qui vous en prive? Accusez-en le sort, qui a marqué votre naissance par les malheurs les plus cruels. — O mon Dieu ! mon Dieu !....

Paul verse un torrent de larmes, et se précipite aux pieds du prieur : Par grace, monsieur le curé, par charité, pour l'amour de Dieu, de tout ce que vous avez de plus cher, ne vous refusez pas à m'éclairer sur ce que vous savez de moi. Faudra-t-il vous garder le secret? je vous le promets, je vous le jure; mais expliquez-

— J'y suis, oh, m'y voilà, monsieur le curé. — Ne pleure donc point, mon ami. — Je fais tous mes efforts pour m'en empêcher. — Ecoute, jeune fou... tu aimes Louise, dis-tu, tu veux l'épouser? un seul mot va te faire sentir la distance énorme qu'il y a entre Paul et cette jeune orpheline; apprends que la marquise de Belbonne. — Eh bien? — Elle est ta mère!... — Ma mère!...

Paul, écrasé comme par la foudre, tombe de sa hauteur sur le plancher; le pasteur s'empresse de le faire asseoir; et, lui prenant la main, il continue: Oui, Paul, oui, la marquise est ta mère; c'est elle qui t'a donné l'être, qui, depuis onze ans veille sur toi, sur tes moindres démarches, et qui ne peut se refuser un jour à te reconnaître. — Moi, mon Dieu!... je serais le fils de madame? — Tu l'es, Paul, je te l'assure; tu vois en moi le confident le plus intime de ta malheureuse mère. —

Monsieur le curé... ce coup... est-il bien vrai que je sois son fils? je doute si je veille, si un rêve. . . — Tu es bien éveillé, mon ami, et je t'ai dit l'exacte vérité. — Ma mère!... mais cet homme qui dans mon enfance. . . — Cet homme fut ton père, mon cher Paul; mais ne prononce jamais devant moi le nom de ce misérable; tâche toi-même d'en perdre le souvenir; il est trop humiliant pour toi, pour la marquise et pour ses amis! Ce monstre fit le malheur de ta mère: il fut.,. Ne pensons qu'à elle.,. Promets-moi de ne jamais me parler de ce malheureux?,.. — Je suis le fils de madame! ah, Louise!... — Tu vois bien à présent que tu ne peux espérer d'avoir sa main; le fils d'une marquise, ah!... — Eh, n'en suis-je pas moins Paul, pauvre garçon de ferme?... Pourquoi cette marquise ne m'a-t-elle pas donné une éducation digne de ma naissance? — Ne l'accusez point, Paul, et... si vous saviez!...

soyez reconnaissant du peu de soins qu'elle vous a prodigués... Elle a fait encore trop pour vous! — Trop!... — Paul, vous insultez celle qui vous a donné le jour! — Oh! oui, je suis coupable, je le sens. Ma mère, pardonne; oh! elle est si respectable!... — Et bien à plaindre, ô Paul! combien elle est à plaindre! — Ne m'apprendrez-vous pas ses malheurs? ne saurai-je point comment un homme... tel... que mon père, a pu obtenir d'une femme comme madame, un gage... — Paul, la faiblesse de ton intelligence, ton éloignement des villes, le peu de connaissance que tu as des hommes, tout m'empêche de te faire un récit auquel tu ne comprendrais rien; qu'il te suffise de savoir que, détestant cet homme coupable, victime de la séduction et du malheur, ta mère l'a en horreur, ce misérable qui causa ses maux, et que, par suite de sa haine pour le père, elle a proscrit le fils

qu'elle aurait trop rougi de reconnaître... mais la mort d'Edouard de Belbonne, le tems, ta conduite, tes mœurs, tout peut la ramener à toi, te rendre sa tendresse. J'y travaillerai encore, je te le promets: oui, tu as en moi, près d'elle, un ami qui ne t'abandonnera jamais.—Ah mon bienfaiteur, mon protecteur, mon père, mon véritable père! que ferai-je pour reconnaître tant de bontés! — Tu seras docile à mes avis, tu te laisseras diriger par mes conseils, tu ne changeras point de conduite auprès de madame, et sur-tout tu ne lui laisseras jamais soupçonner que tu la connais pour ta mère. Paul, tu m'exposerais à ses justes reproches, à sa haine, et tu porterais la mort dans son cœur sensible; elle en mourrait, Paul, sois sûr qu'elle mourrait de voir son secret divulgué par mon indiscrétion. Tu tiendras ton serment, n'est-ce pas? — O Dieu! un serment aussi sacré! — Louise ne sauva

pas?... — Louise!... qu'il va m'en coûter pour lui cacher!... mais Louise ne saura rien. — Et tu te calmeras, tu vivras pour ton vieil ami, et pour ta mère, qui un jour peut avoir besoin de tes consolations? — Vivre sans l'espoir d'obtenir Louise! l'effort sera pénible; mais la raison m'en donnera le courage, et je vous prouverai, monsieur le prieur, que vous avez bien placé votre confiance, que le pauvre Paul en sera toujours digne. — Bien, bien!... A présent que tu sais qu'un jour tu peux espérer un sort brillant dans le monde, Paul, il faut soigner ton éducation; viens, viens me voir le plus souvent possible; je t'apprendrai à bien lire, bien écrire, et je causerai avec toi pour former ton esprit; mais tu travailleras? — O ciel! si je travaillerai! c'est bien à présent que je rougis de mon ignorance! — Il est encore tems de tout réparer... Allons, l'heure m'appelle à l'église... Va, Paul, va réflechir

à tout ce que je t'ai dit, à ce que tu m'as promis. Silence, prudence, courage et discrétion, voilà tout ce que je te recommande ; tiens, avant que tu sortes, il faut que je te fasse un cadeau qui te sera bien cher. — Et lequel, monsieur le curé?

Le prieur fouille dans son secrétaire, et continue : Prends ce portrait, mon ami ; c'est celui de ta mère, de l'infortunée Pauline : elle m'en fit présent autrefois, et l'amitié le rend aujourd'hui à la nature ; qu'il soit sans cesse sur ta bouche, sur ton cœur, et sur-tout prends garde qu'on ne te le surprenne. Paul, j'abandonne à ta prudence le soin de cacher à tous les regards ce portrait adoré ; vois jusqu'où va ma confiance en toi ? — Ah, monsieur le curé, quel présent !... Oui, la voilà cette digne mère ! cette bonne dame que tout le monde honore ; ce sont ses traits si doux. — Oui, ce sont ses traits respectables ! — Image chérie ! tu ne me quit-

teras jamais ; je te dépose sur mon cœur, et, dans aucune circonstance de ma vie, rien ne pourra t'en arracher. — Bon Paul ! embrasse-moi ?... Là, bien : adieu. — Adieu, homme bon, sensible et généreux !... Que m'avez-vous appris, mon dieu ! et quelle source de larmes pour moi !...

Paul serre encore une fois le prieur dans ses bras, et il se retire emportant le portrait de sa mère, qui va être le but de ses affections, et tromper la nature mâratre envers lui.

Quelle foule de réflexions assiége Paul en revenant de la ferme ! Il aperçoit de loin le parc immense et les bâtimens du château... il s'arrête... Eh quoi, se dit-il, ma mère est là !... je devrais être là-dedans aussi, moi, chéri, bien élevé... Celle qui m'a donné l'être est riche, puissante, et je ne suis qu'un pauvre garçon de ferme !... Est-ce la richesse que je regrette ? Non ; mais

ce sont les caresses de ma mère, c'est la douceur de lui donner ce nom si cher, de m'entendre appeler son fils!... O mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour être si malheureux?... Elle est là... elle ne veut point me reconnaître!... Eh bien, respectons ses volontés, ses secrets, et prions l'Etre-suprême, qui n'abandonne jamais sa plus faible créature, de me rendre un jour à la tendresse d'une mère que j'honorais, que je chérissais déjà avant de connaître le lien sacré qui m'unissait à sa personne!...

Paul fixe long-tems le château, et, reprenant enfin le chemin de la ferme, il se dit: Et mademoiselle Louise!... Pauvre Louise! que va-t-elle penser de moi? que lui dire à présent? Elle va me répéter sans cesse qu'elle m'aime, et moi je ne pourrai m'empêcher de lui jurer que je l'adore! Elle me demandera si j'ai parlé à monsieur le curé: que lui répondre?... Est-il permis de mentir pour soutenir un serment fait

sur le saint Evangile ? Je ne suis pas de ces gens que monsieur le curé appelle des philosophes ; mais je pense qu'on peut déguiser la vérité dans un cas pareil. Qu'il m'en coûtera ! Mon Dieu, que je vais donc être à plaindre ! fatal secret ! pourquoi ai-je voulu l'apprendre ? Toujours Paul, j'étais heureux, je me contentais de mon état, je n'ambitionnais rien autre chose que l'estime de mon maître et le cœur de mademoiselle Louise ; voilà comme j'étais ce matin... A présent, je suis le fils d'une grande dame que je fais rougir, et je ne puis profiter des avantages de ma naissance ; on me laisse dans l'état de simple villageois, et il m'est défendu de jouir de ses prérogatives ; il faut que je sacrifie mon repos, mon amour, mon existence, à je ne sais quelle illusion, à l'espoir d'un sort, meilleur à ce qu'on dit, et je ne suis ni Paul, ni le fils de la marquise, ni l'amant de Louise ; je ne suis plus rien ! qu'un

être que le sort se plaît à tourmenter, qu'attendent les plus singuliers événemens, les plus grandes peines! O mon Dieu! pourquoi m'avez-vous mis au monde?... Pauvre Louise! pauvre Paul!

Ces réflexions, Paul ne se les détaillait pas aussi clairement; mais son cœur était sensible, son esprit était droit, son jugement sain; et le malheureux, tout ignorant qu'il soit, sent aussi profondément ses peines que l'homme le plus éclairé.

Paul rentra à la ferme, qui lui sembla bien différente qu'à son départ; elle appartenait à sa mère, cette ferme: elle pourrait devenir un jour son héritage, (Paul ignorait les affaires de la marquise et les dernières dispositions d'Edouard) et il était simple domestique dans cette ferme! il n'avait pas le droit de se faire reconnaître, de nommer l'auteur de ses jours! Cependant il avait oublié de faire au pasteur une question bien importante:

Etait-il l'enfant de l'amour, ou le fruit d'un hymen mal assorti? Paul n'en peut douter, il est le fils de l'amour. Cet homme qu'il a connu autrefois pour son père, n'était ni assez fortuné, ni même assez estimable, autant qu'il peut s'en souvenir, pour avoir été l'époux d'une grande dame comme madame, qui d'ailleurs devait être depuis long-tems mariée au marquis Edouard de Belbonne. Il est donc le gage d'une intelligence coupable? Cependant, qui osera soupçonner la vertu d'une femme comme la marquise? Son fils aura-t-il le premier cette injustice? Doit-il se hasarder à former de pareils soupçons? et n'est-ce pas manquer au respect filial, à la reconnaissance, à tous les devoirs?.... Paul frémit d'en avoir eu la coupable pensée. Il se promet bien de ne jamais rappeler à son esprit ce sujet de réflexion, et il entre à la ferme, où il ne retrouve plus sa gaieté, son repos ac-

coutumés. Tout le monde s'y dispose à se rendre à l'église. Paul donne le bras à Louise, tandis que Nicolie guide les pas chancelans de son maître, et Paul n'a pas la force d'adresser une seule parole à celle qu'il aime. Elle lui parle avec sa franchise ordinaire; elle lui rappelle le doux entretien de la veille. Paul lui répond à peine; il est faible, il sent ses genoux se ployer sous lui, et il est agité par mille pensées plus douloureuses les unes que les autres: il arrive ainsi au temple, où il se revêt machinalement de son aube de chantre. Heureusement que madame n'est pas dans son banc (on sait qu'elle accompagne ce jour-là le commandeur à Eutreval); car Paul n'aurait jamais la force de rester là, à son devoir; mais il ne voit pas madame: que dis-je? il la voit, quoiqu'absente; et, chaque fois qu'il porte ses regards sur son banc qui est vide, son imagination la lui re-

trace telle qu'elle est à l'église, pieuse, attentive et toute entière à l'office divin. Quelquefois elle jetait les yeux sur lui : oui, elle le regardait souvent avec attendrissement. : .. Elle paraissait troublée, agitée, chaque fois qu'il lui portait un bouquet, et souvent même des larmes venaient humecter ses paupières!.....

Paul se rappelle toutes ces émotions de sa mère; et quoique peu au fait des affections de l'ame, il attribue celles-ci à la nature. C'est ainsi que Paul réfléchit pendant la messe; il est si distrait, qu'il ne sait plus l'office; et, quand l'organe vigoureux des autres chantres l'avertit de prendre part à leur musique sacrée, il chante, mais en tremblant; sa voix est sourde, altérée, et ce ne sont plus ces éclats qui frappaient les voûtes et brisaient les vitraux de cette antique église. Le prieur qui célèbre la messe, remarque, en se retournant pour les *dominus*

vobiscum, le trouble de son ami, et il excuse ses distractions en faveur de ses justes motifs de douleur.

Laissons Paul revenir, avec ses bons amis, à la ferme, qui n'a plus le même charme pour lui; laissons-le se vaincre pour éluder les questions de Louise, qui s'aperçoit de son changement; laissons gémir ce bon jeune homme de la triste découverte qu'il a faite, et voyons ce que font la marquise et le commandeur au château d'Eutreval.

Ce château gothique, flanqué de tours, percé de crénaux, entouré de fossés, tel en un mot que ceux qu'on nous dépeint dans les romans, était depuis long-tems l'asile des oiseaux nocturnes : tous les vitraux en étaient brisés, et les dégradations de tout genre attestaient assez la longue absence de ses maîtres. Un vieux concierge, sa femme et leur fille, habitaient seuls un petit pavillon de cet antique

manoir. Aussi-tôt qu'ils virent une voiture s'arrêter dans la première cour d'honneur, ils restèrent bien étonnés : personne ne venait les visiter de cette manière, et le commandeur ne leur avait pas fait part de son arrivée. Le concierge se hâta de descendre, et sa surprise redoubla quand il reconnut son maître. Eh quoi, s'écria-t-il d'un air même assez troublé ; monsieur le commandeur ici ? — Tu vois, Perraud, c'est moi-même. Eh bien, qu'est-ce ? tu me regardes là tout ébahi ! Tu me trouves changé, n'est-ce pas ? Que veux-tu, mon ami, c'est l'âge, le chagrin.... Comment se porte ta femme ? Elle vit toujours, ta femme ? — Toujours, monsieur le commandeur, toujours : elle a bon pied, bon œil, et elle sera bien ravie de voir son maître. — Tu ne me dis pas cela d'un air à m'en persuader. — Oh que pardonnez-moi, monsieur : c'est que, voyez-

vous, l'étonnement.... — Je conçois que tu ne m'attendais pas, et que, depuis long-tems que tu ne m'avais vu, je te parais là tomber des nues. — Pas du tout, monsieur, au contraire.... — Voilà un brave homme, marquise, oui, un brave homme. Ce bon Perraud a été mon camarade d'armes; il a fait la guerre à mes côtés : je l'ai emmené à Malthe, aux îles, au diable, autrefois ; et, comme il avait attrapé à l'armée une blessure incurable, je lui ai donné les invalides en le faisant concierge de ce vieux château. Il y a bien quinze ans de cela, n'est-ce pas, Perraud? — Oh, oui, monsieur, au moins. — J'éprouve un bien grand plaisir à te revoir, mon ami. C'est moi qui l'ai marié.... Et à propos, la petite Augustine qui avait six à sept ans lorsque tu es venu ici, elle est bien grande, n'est-ce pas? — Oh! plus forte que moi, je vous assure. Elle aura l'honneur de vous voir ; car elle est

toujours avec nous : c'est une bonne enfant, bien respectueuse pour ses père et mère, bien laborieuse ; mais nous n'avons pas le moyen de l'établir. — Je la marierai, moi, laisse faire ; va, je la marierai. Mais, montons chez toi, et donne-nous à déjeûner. Célestin, va remiser la voiture. Tes remises, tes écuries ne sont-elles pas encombrées ? car depuis le tems qu'on ne s'en est servi !.... — Je vais veiller à tout cela, monsieur le commandeur. Ah mon Dieu, mon Dieu ! que ma femme va donc être étonnée de vous revoir !....

La marquise donne le bras à son vieil ami, et tous deux montent un petit escalier bien étroit, qui les conduit au logement du concierge. Perraud entre le premier : Ma femme, ma fille, dit-il, croiriez-vous que le ciel nous ramène notre cher maître ? — J'ai vu cela, répond madame Perraud en se levant et en sa-

luant profondément ; oui, j'ai reconnu monsieur le commandeur dans la cour, en regardant par cette croisée. Eh bon Dieu ! qui peut nous procurer le bonheur de le posséder ? —Le chagrin, ma bonne femme, répond à son tour le commandeur en s'asseyant et en engageant la marquise à en faire autant ; oui, le chagrin. Est-ce que mon diable de neveu ne me faisait pas enrager, à Paris ? —Votre... neveu ? —Lui-même, le chevalier de Verceil, que vous avez bien connu : il m'a joué tant de tours ; il a tant fait des siennes, que j'ai quitté pour jamais la capitale, et me voilà. — Comment ! monsieur le chevalier se serait attiré la haine de son oncle ? il aurait répandu la tristesse sur ses vieux jours ?.... Je n'ose le croire ; on vous a trompé, monsieur, oh ! l'on vous a trompé ! — On m'a trompé, bonne femme, ah ! l'on m'a trompé ! et si je vous disais seulement la dernière frasque

que j'ai apprise de lui, vous verriez si l'on m'a trompé! —Lui, ce jeune homme si doux, si vertueux?... Allons, allons, cela n'est pas possible. — Comment?.... —Il y a tant de méchans dans le monde! —Mais... —On vous calomnie comme cela l'innocence! — Parbleu!... —O mon Dieu! mon Dieu! que de méchantes langues ici-bas! — A la fin.....

Perraud, qui voit que sa femme s'anime, s'empresse de lui imposer silence. Il n'est pas question de tout cela, dit-il; monsieur le commandeur a ses raisons apparemment pour parler, pour agir ainsi; et tu ne sais ce que tu dis, entends-tu, Geneviève? tu ferais mieux de t'occuper du déjeûner de nos hôtes; car ils doivent avoir appétit. — C'est cela, interrompt le commandeur; ton mari a raison, Geneviève; il a de meilleures idées que toi. Mais voyez donc comme elle s'enflammait pour un misérable,

dont le nom seul allume ma colère? —Ne parlons plus de lui, réplique Perraud, et songeons au déjeûner. —A la bonne heure!.... J'avais laissé jadis dans ma cave ici quelques bouteilles de vins d'Aï, d'Epernay : y sont-elles encore? —Tout est ici, monsieur, dans l'état où vous l'avez laissé. —J'en étais sûr. Il sera vieux, ce vin-là, depuis le tems qu'il repose? Il sera chaud sur l'estomac? qu'en dites-vous, ma belle parente? —Je desire qu'il soit bon pour vous, commandeur; car moi, j'en fais si peu d'usage.... Vous savez que les femmes?... —Oui, ne boivent que de l'eau, et c'est cela qui les rend faibles, timides, craintives aux moindres contes de diables, de revenans... A propos, je ne sais qui m'a écrit qu'il y en avait ici, des revenans. Si cela était, tu m'aurais débarrassé de cette graine-là, toi, Perraud? —Des revenans! répond celui-ci; ô la bonne folie! qui peut vous

avoir dit?.... Allez, allez, monsieur, votre château est bien tranquille; il est trop laid d'ailleurs pour que les morts se plaisent à venir s'y promener. —Ne parle donc pas de cela, mon homme, interrompt Geneviève en pâlissant : rien que d'entendre ce que tu viens d'en dire, la main m'a tremblé au point que j'ai manqué répandre dans les cendres le chocolat de madame.

Le commandeur poursuit : Je ne sais quel paysan d'ici m'a écrit cette sottise. Ah! c'est Michelin. A-t-il toujours soin de mes vignes, Michelin? — Le plus grand soin. —J'ai bien vu que ce bon homme radotait avec ses visions. Il a vu, dit-il, pendant la nuit, un grand feu tout blanc qui semblait se promener sur les tourelles du château, et qui a disparu avec un bruit épouvantable, quand il a tiré un coup de fusil.... Parbleu! je voudrais avoir sa lettre sur moi, nous en

ririons bien! Au surplus, messieurs les revenans, feux follets, comme on voudra, ne se plairont bientôt plus ici; car je vais faire démolir ce castel.... —Comment!.... vous allez le faire démolir? —O mon Dieu, dès demain, cinquante ouvriers y mettront le marteau dans tous les coins à-la-fois.

Perraud pâlit, et sa femme, qui tient la queue d'un chaudron sur le feu, se retourne avec l'air de la plus grande stupéfaction. Le commandeur continue: Eh bien oui! vous voilà tout étonnés encore! Qu'est-ce que cela vous fait que je démolisse ce château?... vous ne perdrez point votre place pour cela; j'en ferai construire un autre à la même place, et vous en serez toujours les concierges. —Monsieur est bien bon. —Mais ce n'est point bonté, cela, c'est justice. Perraud, va nous chercher du vin, ce qu'il faut, et tu m'amèneras ensuite Girardot, le maître maçon:

est-il toujours ici? —Bon, monsieur, il y a long-tems qu'il est mort, le pauvre bon homme; c'est son fils à présent qui fait son état, et qui a bien plus de talent que lui; aussi, Dieu merci, il ne manque pas d'ouvrage dans le pays. —Tant mieux: a-t-il beaucoup d'ouvriers? —Oh! il vous en trouvera autant que vous en voudrez. —Bien; cet homme est ce qu'il me faut. Pour un architecte, je n'en ai pas besoin; tu sais que j'ai assez de connaissances en bâtimens pour.... —Oh! monsieur est le premier architecte de l'Europe. —Tu crois rire! je voudrais avoir toute une ville à bâtir, tu verrais comment je m'en tirerais. —C'est bien vrai ça; mais une démolition est moins difficile. —Moins difficile? encore faut-il savoir abattre avec fruit, pour tirer parti des châssis, des fers, des moëllons, des matériaux, en un mot. Mais va où je t'ai dit, et sur-le-champ, Perraud; entends-tu?

Perraud exécute les ordres de son maître : on déjeûne, et Girardot se présente ensuite. Le commandeur ordonne à Perraud de prendre avec lui toutes les clefs du château, et de le guider dans ses immenses détours, qu'il veut visiter. La marquise consent, par complaisance, à l'accompagner dans cette visite fatigante, et l'on part. Je ne ferai point à mes lecteurs la description de cet amas de pierres, de longues galeries, de souterrains, de tours du nord, du midi, etc. etc. Je n'ai pas besoin de tous ces détails, que j'abandonne aux romanciers ; et cet antique castel qu'on va démolir, ne doit pas jouer un grand rôle dans cet ouvrage. Je dirai seulement qu'à mesure que le commandeur s'enfonce dans ses immenses détours, il s'écrie : Ah, mon Dieu ! quelle horreur ! Comme cela est noir ! Quel triste séjour ! Que nos ancêtres avaient peu de goût de se bâtir des retraites qui ressemblent,

comme deux gouttes d'eau, à des prisons d'état ! Voyez ces grandes croisées ; il n'y a pas un carreau qui tienne : ces voûtes, ces colonnes, ces chapiteaux, ces énormes cheminées ; et ces murs, sont-ils épais ! Pas une boiserie en bon état, la dégradation par-tout. Il faudrait un puits d'or pour faire ici seulement les réparations indispensables. Allons, allons, le marteau dans tout cela.

Perraud les guide, ouvre toutes les portes ; et à fur et mesure qu'ils avancent, le commandeur donne ses idées à Girardot pour commencer les travaux le lendemain même. Ils ont tout vu, hors un petit donjon. Ils y montent ; une porte repeinte nouvellement s'offre à eux. Le commandeur ordonne à Perraud de l'ouvrir.... Perraud rougit, se trouble, et répond qu'il n'en a pas la clef. Non ! dit le commandeur ; il y a un bon moyen, c'est de jetter cette porte en-dedans.—Mon-

sieur!... —Eh quoi? —Pardon, c'est que cette clef, cette chambre..., —Eh bien, cette clef, cette chambre?... —Vous me gronderez peut-être; mais je me suis permis de céder pour quelque tems ce logement à une de mes parentes, une nièce de ma femme, qui est sortie dans ce moment, et qui en a emporté la clef; mais elle reviendra, on vous la rendra. —Quel diable de mystère y avait-il à cela? Tu es devenu tremblant comme si tu avais fait une mauvaise action! Rien de plus naturel, et je ne me fâcherai pas du tout; mais il faudra que ta nièce cherche un asile ailleurs; car j'exige qu'on jette bas ce donjon comme tous les autres. —O monsieur! elle s'en ira, oui, oui, elle s'en ira; vous serez maître de cette partie du château comme du reste.

Le commandeur ne fait pas une plus grande attention au trouble évident de son concierge; mais la marquise le re-

marque, et soupçonne avec raison quelque mystère qu'elle se propose d'éclaircir.

Quand le commandeur a bien tout examiné et donné ses ordres à Girardot pour qu'il fasse mettre sur-le-champ le plus grand nombre d'ouvriers possibles à la besogne, il fait remarquer à la marquise la beauté des sites qui l'environnent, et s'extasie sur la forme nouvelle et la commodité qu'il veut donner à l'autre château qu'il fera construire là. Voyez, ma belle parente, est-il une position plus délicieuse? Au pied du mont Canigou, borné là-bas par les Pyrénées, comme la vue est superbe de ce côté! Par ici, vous plongez sur Planes, Mers, Escara, Balaguers; par-là, Cornilla, Saint-Guillaume et la petite ville d'Arles. Et ce charmant ruisseau qui baigne mes murs, et qui se jette à deux pas de là dans la Tet; et ces prairies boisées d'oliviers, de citronniers; et ces chevriers qui con-

duisent là-bas leurs troupeaux; ces masses de rochers par ici; plus loin tout l'attrait de la plus belle végétation; est-il un site plus imposant, plus propre à la méditation? Je vous dis que je vais bâtir ici un château moderne, charmant, comme on n'en verra pas dans toute la province. Je sais bien qu'il faudra de l'argent et du tems pour cela; mais j'ai l'un, et j'aurai assez de patience pour attendre l'autre. J'ai mes plans tout tracés; vous verrez, vous verrez. J'entends que cet asile, si ma belle cousine veut bien l'embellir de sa présence, devienne un temple érigé à la beauté, à la bienfaisance, aux vertus qui sont dans son cœur. — Ah, mon cher commandeur! si vous avez des projets, j'en ai aussi, moi, et de bien sérieux, que je vous communiquerai bientôt. — Tant mieux; s'ils pouvaient être d'accord avec les miens, combien je serais heureux!

Nos deux amis dînèrent chez Perraud, qui leur prodigua, ainsi que sa femme Geneviève, tous les soins qu'ils leur devaient. Ensuite madame de Belbonne et son parent montèrent en voiture, et revinrent à leur château, où la marquise, très-fatiguée, se retira soudain dans son appartement.

Le lendemain matin, le pauvre Paul, qui avait passé une bien mauvaise nuit, alla cueillir des fleurs dans le jardin; mais il ne sut s'il devait les porter, comme à son ordinaire, à la marquise. Comment allait-il aborder maintenant cette femme respectable? Comment se présentera-t-il à elle? Depuis qu'il sait qu'elle est sa mère, il est plus timide, plus craintif; il verse des larmes jour et nuit, et ses yeux sont obscurcis par le nuage de la douleur. Il faut pourtant qu'il aille au château suivant sa coutume, et pour ne donner aucun soupçon.

Il

Il prend donc son parti, et part, son petit panier sous le bras. La marquise est seule avec le commandeur lorsque Paul entre dans le salon. Pâle et troublé, le pauvre Paul sent ses genoux fléchir, et il est prêt à tomber en faiblesse. Il s'avance, et par un mouvement respectueux que lui indique son cœur sensible et reconnaissant, il pose, pour la première fois, un genou en terre aux pieds de la marquise. Que fais-tu, Paul, lui dit-elle avec émotion? Pourquoi cette position humiliante pour toi et pour moi? —Madame!... c'est ainsi, ce me semble, qu'on doit aborder une grande dame comme madame. —Mais, Paul, jamais tu ne m'as parlé à genoux, tu dois sentir que je ne le souffrirai pas. —Madame... est... trop bonne. —Assis-toi plutôt, mon ami, et donne-moi des nouvelles du bon Marceau? —O madame! il se porte très-bien, mieux que moi. —Mieux que toi! serais-tu

malade? —Oui, oh! oui, madame, je le suis.

Et il la fixe avec des regards où se peignent toutes les souffrances de son ame. La marquise troublée : Paul, il faut voir monsieur le prieur, il te guérira. —Lui, me guérir!.... —Ne te montre-t-il pas à lire? —Oui, madame. Et... fais-tu des progrès? —J'en ferai, madame; il faut bien que je devienne savant!... —Sans doute, il le faut; mais pas plus!.... que ton état ne l'exige!.... —Mon état.., madame a raison; c'est le seul qui soit fait pour moi.

Et il verse des larmes.... La marquise étonnée le fixe à son tour; elle s'attendrit: Paul, qu'as-tu? Pourquoi ces pleurs?.... —C'est que, ce que madame vient de dire là.... O mon Dieu! est-ce que madame voudrait m'abandonner? —T'abandonner, Paul! jamais, jamais. Pourquoi ce soupçon?... —J'ai si peur que madame

ne me retire ses bontés! —Pourquoi? tu n'as rien fait pour t'en rendre indigne. —Je ne crois pas avoir mérité d'être malheureux.

La marquise se trouble davantage: mais... tu ne l'es pas, ce me semble? —Si madame abandonnait jamais le pauvre Paul.... oh! il n'aurait plus qu'à quitter le pays, qu'à s'engager dans un régiment!

La marquise frémit; elle cherche à se remettre. D'où vient donc, encore une fois, cette noire mélancolie qui s'empare aujourd'hui de ton ame? Qui peut causer ces larmes que je te vois répandre pour la première fois? T'aurait-on.... fait.... quelque rapport sur moi? Est-ce qu'on t'aurait laissé douter de ma... de mon attachement pour toi? —Bien au contraire, madame; l'excès de vos bontés me rassure plus que jamais.... C'est que j'aime tant madame! O mon Dieu! elle

ne sait pas combien je l'aime! et je.... l'honore !

Le commandeur, qui est surpris, comme la marquise, du chagrin de Paul, prend la parole à son tour : Eh bien, dit-il, si tu es sûr des bontés de madame, si tu la respectes, qu'as-tu donc à craindre, grand pleureur? Il arrive là, en sanglotant, comme s'il avait perdu tous ses parens! —Tous mes parens! répond le jeune homme.... ah, monsieur! je n'en ai plus, je n'en aurai jamais! —Eh, sans doute, tu ne les reverras jamais, s'ils sont morts, nigaud! Ma belle parente, est-ce qu'il n'a plus ni père ni mère, ce grand benêt-là?

La marquise tâche de déguiser son extrême émotion : Mais, commandeur.... c'est à lui à.... vous répondre. —Eh bien, parle donc; as-tu connu ton père et ta mère?

La question était délicate pour Paul :

il y répondit avec assez d'adresse : O monsieur ! vous déchirez mon cœur ; mon père n'est plus, m'a-t-on assuré, et... ma mère... elle ne s'est jamais fait connaître au pauvre Paul. — Ah ! tu n'as connu que ton père ? C'est quelque enfant de l'amour.

La marquise pâlit. Pourquoi, commandeur, ce soupçon ?... J'ai su, moi, que les auteurs de ses jours étaient mariés ; mais, bien malheureux, m'a-t-on dit ; ils ont été forcés de se séparer.

Elle essuie une larme ; Paul en fait autant, et le commandeur réplique : J'entends ; il est le fils de pauvres gens. Si vous eussiez été là, vous, ma belle cousine, ces infortunés n'auraient jamais connu l'indigence ni le malheur.

La marquise se trouble davantage, et se hâte de terminer cet entretien. Paul, tu n'avais rien de particulier à me dire ? —Rien, oh, rien, madame la marquise.

—Je te remercie de tes fleurs... laisse-nous, mon ami. Va, et console-toi... tu peux toujours compter sur ma.... protection.

Protection! Que ce mot paraît dur à Paul! Il n'a pas la force d'y répondre; il s'incline, et sort: mais à peine est-il dans la cour, qu'il verse un torrent de larmes. Auxerre le rencontre et le questionne sur le motif de son désespoir. Eh, bon Dieu! Paul, qui peut donc t'affliger ainsi?... —Rien, monsieur Auxerre. —Mais si, tu as du chagrin. A coup sûr ce n'est pas madame qui fait couler tes larmes? —Non, elle est trop bonne. —Je veux savoir absolument la cause de ta douleur. —Personne, monsieur Auxerre, personne ne la saura jamais. —Mais tu n'étais pas comme cela ces jours derniers? —Que voulez-vous, monsieur Auxerre, j'ai.... quelquefois des momens de tristesse.... Je suis un homme à présent, je

réfléchis. —A quoi? —A mon état, à mon existence. —Ton état! en rougirais-tu? —A Dieu ne plaise! Mais il me semble quelquefois que je n'étais pas né pour.... —Pour être garçon de ferme? est-ce là ce que tu allais dire?....

Auxerre le fixe, et lui prend la main avec amitié : Mon ami, réprime ces mouvemens d'une ambition... peut-être bien naturelle, et... espère, oui, espère en la providence; souvent elle appelle les humbles aux honneurs, quand elle humilie les superbes..... Ton cœur te parle, je ne m'en étonne point; il t'élève au-dessus de ton état; mais.... prends toujours les événemens de la vie avec courage et patience, comme ils t'arriveront.... crois-en un vieux serviteur qui est ton ami, oh! bien ton ami! Et quand tu auras quelque chagrin, viens le déposer dans mon sein, entends-tu? entends-tu, mon bon Paul?

Auxerre le quitte, et s'éloigne en le regardant de tems en tems avec la plus vive émotion. Paul voit clairement que le fidèle Auxerre connaît le secret de sa naissance, et la consolation entre dans son ame sensible. Il se rappelle son serment, et repasse dans sa mémoire tout ce qu'il a pu dire à la marquise, à Auxerre, pour voir s'il n'a pas fait quelque indiscrétion. Il ne le croit pas, et rentre à la ferme, où Louise remarque aisément qu'il a pleuré : elle lui en demande à son tour la raison, et Paul se tire de ces nouvelles questions en feignant d'avoir été ému jusqu'aux larmes des bontés et de la générosité de madame.

Elle était bien troublée de son côté, cette respectable marquise. La douleur de Paul, quelques-unes de ses expressions, tout lui faisait craindre que son secret n'eût été trahi ; mais par qui ? elle était sûre du peu de personnes qui le

connaissaient, ce fatal secret, et elle ne pouvait attribuer le changement de Paul qu'à quelque chagrin domestique qu'il avait peut-être éprouvé à la ferme. Tandis que le commandeur et l'abbé Bardot montent en voiture pour aller voir commencer les démolitions d'Eutreval, elle va s'enfermer dans son lugubre pavillon des regrets au milieu de son parc. Elle est bientôt distraite de ses douloureuses réflexions par Auxerre, qui, ayant ses entrées par-tout, court la trouver dans son asile favori. Madame, lui dit-il, pardon, un domestique apporte cette lettre pour vous, et il en attend la réponse.

La marquise se hâte de décacheter la lettre, et elle lit :

« Qu'ai-je appris, madame!.... Un » oncle injuste, et bien à tort irrité contre » moi, me fuit, me maudit, et veut me » déshériter! Ah, madame! il est chez » vous; je suis plus tranquille, puisqu'il

» a choisi l'asile de l'indulgence, de la » bonté, de toutes les vertus. Je suis in- » nocent, madame; je n'ai jamais man- » qué aux moindres devoirs de l'honnête » homme. Veuillez m'accorder un mo- » ment d'entretien en particulier, loin » d'un oncle que j'aime et respecte, tout » injuste qu'il soit. Je veux vous expli- » quer ce qui a donné lieu à son erreur: » le tems, les événemens, tout me per- » met enfin de me justifier, et j'oserai » intercéder votre touchante médiation, » pour me faire rendre le cœur et la ten- » dresse de monsieur le commandeur de » Waroménil.

» Je suis avec le plus profond respect, » votre, etc.

» Théodore, chevalier de Verceil. »

La marquise relit ce billet, et son cœur est charmé de voir se réaliser les soupçons qu'il a formés sur le compte du chevalier de Verceil, qu'elle n'a pas cru un seul

instant coupable. Elle demande à Auxerre : Où est le domestique qui a apporté cette lettre ? — Madame, il en attend la réponse au château. — Je cours l'interroger.

La marquise quitte son triste pavillon, et vole au château, où elle trouve ce domestique. Où est votre maître, mon ami, lui dit-elle ? — Madame.... il m'a défendu de le dire, à moins que madame ne veuille bien lui rendre le service qu'il lui demande dans sa lettre. — Non seulement je le veux, mon ami, mais je m'en fais un devoir ; je ne balance jamais quand il s'agit de secourir les infortunés. — C'est bien ainsi qu'on dépeint madame. — Abrégeons. Où est monsieur de Verceil ? — Madame, il est à Toulouse. — A Toulouse ! qu'y fait-il ? — Il attend la réponse de madame. Comme j'avais affaire, moi, dans ces contrées où j'ai toute ma famille, je lui ai demandé la permission d'y faire un petit

de désespéré pour moi, vous qui connaissez tous les secrets de mon cœur !... Edouard n'est plus... il est mort en me méprisant, en me maudissant !... Il m'a réduite à six mille livres de rentes.... Il est vrai qu'il m'a laissé cette vaste propriété ; mais que puis-je en faire sans fortune ?.... Il en faut pour soutenir ici l'éclat d'un rang auquel je n'aurais jamais dû aspirer.... Mon parti est pris : je vais vendre cette terre, et me retirer dans quelque asile écarté, où je puisse pleurer seule avec mon cœur et le long souvenir de mes maux. — J'approuve une partie de ce projet, quelques regrets qu'il offre à mon amitié pour vous. Oui, vous ne pouvez vous dispenser de vendre cette terre qu'il vous est maintenant impossible d'entretenir ; mais, marquise, pourquoi nous fuir ? Où voulez-vous aller chercher la solitude et l'isolement ? Vous abandonnerez donc cette ferme où l'être

le plus respectable ?.... — Eh ! que m'importe sa présence, puisque je ne puis jouir de la douceur de lui parler ? — Et votre fils, ce pauvre Paul ?... — Ce... Paul... vous m'en parlez, prieur, quand vous savez les justes motifs qui m'éloignent de cet enfant, que jamais je ne reconnaîtrai ? — Jamais ! Ah, marquise ! que ce mot est dur dans la bouche d'une mère !.... — Mon ami, vous connaissez mon aversion invincible pour lui ; vous savez si elle est fondée !... Vous m'avez promis vingt fois de ne plus la combattre, et vous voilà encore infidèle à vos sermens !... Nous romprons cet entretien, si vous persistez à toucher cette corde, trop, oh oui trop délicate pour mon cœur ulcéré ! Ne m'en parlez donc plus, et revenons à mon projet.... En vendant cette terre, je ne m'en éloignerai pas.... Oui, je consens à ne pas m'en éloigner.... Je choisirai une retraite isolée, près d'ici,

près de vous et de la ferme.... Moi, me passer des objets de mon affection!.... Prieur, pourrais-je me priver d'un ami tel que vous! —Vous me rendez justice, marquise, et vous me rassurez en m'annonçant que vous fixerez votre asile dans ces cantons. Avec cette certitude, je ne puis que vous engager à suivre votre dessein. Oui, vendez tout, puisque le destin vous y force, et ne regrettez la médiocrité où vous serez réduite, que parce qu'elle vous privera de faire tout le bien que vous êtes habituée à faire. —Bien; mon ami; je suis charmée que votre prudence soit d'accord avec mes projets.... mais il faut que ces projets soient exécutés promptement; car je suis continuellement dans la plus mortelle inquiétude. —Comment?... —Si ce misérable, cet ennemi barbare qui m'a tant poursuivie... s'il apprenait la mort d'Edouard.... s'il revenait, grand Dieu!....

La marquise cache son front dans ses mains. Le prieur se hâte de la rassurer : Quelle apparence, madame !.... Depuis le tems !... Non, non, le sort se lasse enfin de vous persécuter. Vous n'avez plus rien à redouter de ce monstre.... Mais à votre tour, vous m'aviez promis de ne jamais en parler ; pourquoi ce souvenir ? pourquoi ces terreurs ?.... Oublions-le, madame, oublions-le... la divine providence l'a mis sans doute dans l'impossibilité de vous nuire ; que son nom même ne sorte jamais de notre bouche. —S'il revenait !... quelle douleur pour moi !.... —Encore, marquise ! Je vous quitte, en vérité, si vous vous livrez toujours aux plus vaines appréhensions. Songez seulement à terminer l'affaire que vous méditez ; et, comme vous dites, que cela se fasse promptement. —J'en parlerai aujourd'hui même à monsieur de Waroménil ; car il faut que ce

vieillard respectable soit instruit de tout ce qui me regarde.... Il le mérite bien par son extrême tendresse pour moi, par l'estime qu'il m'a vouée... l'estime !... ô mon Dieu, s'il me connaissait !... —Il ne vous estimerait pas moins, et vous plaindrait davantage.... Mais cessons cet entretien. Le tribunal de la pénitence m'attend, et j'y cours trouver les fidèles qui ont besoin de mes consolations. Adieu, mon aimable amie... demain je viendrai vous demander à dîner.

Le prieur se retira ; et, quelque tems après son départ, on vit revenir d'Eutreval le commandeur, son éternel Bardot, et le domestique Célestin. On a commencé, cria le commandeur à la marquise du plus loin qu'il l'aperçut ; ma foi, il n'est plus tems de s'en dédire. Le marteau est mis aux quatre coins du vieux castel, et bientôt ce ne sera plus qu'un monceau de décombres. —Cela vous ré-

jouit bien, mon vieil ami; est-ce que vous vous plairiez dans la destruction? —Oui, quand elle est motivée comme celle-ci. Mais que je vous raconte donc quelque chose de bien étrange! Pendant qu'on exécutait les ordres que j'avais donnés de déménager toutes les pièces, et d'emporter les meubles dans la grande galerie, en attendant que je leur assignasse une autre destination, j'ai demandé à Perraud la clef du petit donjon en question, qu'il a cédée soi-disant à une de ses nièces. Cet homme a rougi, pâli, et m'a refusé cette clef, en m'assurant que cette prétendue nièce n'est pas encore revenue de son voyage. Cela ma paru suspect. Je l'ai interrogé; il s'est troublé davantage, et je ne sais que penser de ce secret. Qu'en dites-vous, marquise? —Mais en effet... —Qu'y a-t-il dans ce mystérieux donjon, qu'on n'ose pas ouvrir?..... Oh! à coup sûr, on me cache quelque chose, et je

vois clairement que l'histoire des revenans, qu'on m'a mandée, n'est pas sans quelque fondement. —Quoi! le commandeur de Waroménil, à son âge, aurait la faiblesse d'ajouter foi!... —A ces revenans? Pas du tout; vous ne m'entendez pas : oh bien oui!.... ce n'est pas cela. Je suis bien sûr qu'il n'y a point de revenans dans mon château; mais on y loge sans doute quelqu'un qui redoute mes regards, et qui apparemment ne veut pas en déguerpir. Ce quelqu'un-là se sera promené de nuit sur la plate-forme, avec un flambeau, et voilà l'histoire des revenans toute justifiée. —Quel pourrait être ce quelqu'un? —Vraiment, il m'est venu un singulier soupçon. J'ai dans l'idée que c'est mon coquin de neveu. N'avez-vous pas vu comme, le premier jour, Geneviève et son mari ont pris feu sur ce vaurien? comme ils l'ont défendu? avec quelle chaleur Geneviève sur-tout a pris

TAYLOR INST. OXFORD

son parti, et en a répondu... au point que son mari s'est vu obligé de la faire taire?

La marquise est frappée de ce trait de lumière, et craint d'avoir été trompée par le chevalier de Verceil. S'il est caché au château d'Eutreval, pourquoi dit-on qu'il est à Toulouse? Ce détour, ou plutôt ce mensonge, ne donne pas une idée favorable de sa sincérité ni de son innocence. La marquise voudrait pouvoir éloigner d'elle cette pensée qui l'afflige. Le commandeur continue : C'est lui, oh, c'est lui, ma belle parente! D'abord, Perraud me trompe; il me dit que c'est une femme, une nièce à qui il a cédé ce donjon. Il m'assure que cette nièce est absente, qu'elle a emporté sa clef; et moi, moi, en courant ce matin les escaliers de ce réduit mystérieux, j'y ai entendu marcher dans une pièce au-dessus de ma tête; je vous réponds que ce n'était point les pas d'une femme, mais bien ceux d'un hom-

me, et d'un homme très-fort; car il m'a paru qu'il faisait de très-grandes enjambées. Marquise, c'est Verceil, n'en doutons pas. Ce mauvais sujet, qui n'a pas un sou de revenu, qui n'attendait tout que de mes bienfaits, se sera trouvé, par ses fautes et mon abandon, réduit à une honteuse indigence, et il aura prié Perraud de le loger.... aujourd'hui, je me présente au moment où l'on ne m'attend pas. Mon drôle rougit; il n'ose s'offrir à mes regards, et il se cache, et l'on me fait un conte; voilà tout le mystère. Mais il faudra bien qu'il s'éclaircisse; il faudra bien que cette porte s'ouvre; car, morbleu, je la ferais plutôt enfoncer!.... Marquise, consentez à m'accompagner encore demain à Eutreval; je serais bien aise d'être avec vous pour chasser mon mauvais sujet tout-à-fait de ma présence, et le traiter de la bonne manière. Il faut absolument, marquise, que vous me pro-

mettiez de venir avec moi.... J'ai un projet que j'ai médité en chemin..... un projet pour votre bonheur, belle Pauline. Il est tard, je suis fatigué, je ne puis ce soir... Je vous le communiquerai demain en route ou là-bas. Votre parole, mon amie. — Mais, commandeur..... — Votre parole, je l'exige, et ce sera la dernière fois que je me permettrai de disposer de vos momens. — Commandeur, j'ai aussi pris un parti sur lequel je désirerais vous consulter. — Volontiers : eh bien, c'est pour cela, venez avec moi et nous causerons. Ce parti?... — Est très-sérieux. — Je parierais ma tête qu'il n'a aucun rapport avec le mien ; je vous connais!... mais n'importe, on pourra rapprocher les deux projets, et... peut-être... Allons, je ne dis rien, bouche close jusqu'à demain. Vous viendrez, n'est-ce pas? — Je ne peux vous refuser, mon ami ; mais ce sera la dernière fois, n'est-ce pas?... —

Oh ! je vous l'ai promis.... Nous causerons de nos affaires ; et puis, comme ces héros de romans à qui le sort offre toujours des souterrains, des cavernes, nous pénétrerons ensemble le mystère du petit donjon.

La joie brillait sur le front du vieillard ; il regardait la marquise avec des yeux pleins de feu ; il souriait, lui prenait les mains ou se frottait les siennes, et l'on voyait qu'il méditait quelque chose qui lui faisait le plus grand plaisir. Tous nos amis se retirèrent bientôt chez eux, et ils passèrent une nuit bien agitée, mais différemment et suivant leurs diverses affections.

Le lendemain matin, la marquise étonnée de ne pas voir le commandeur à sa porte, pour la presser de s'habiller, suivant sa coutume, lorsqu'il voulait l'emmener à la campagne, s'imagina qu'il l'attendait au salon ; et, toute prête à partir,

tir, elle descendit doucement, sans faire de bruit, dans le dessein de le surprendre par sa célérité, et de lui causer une surprise agréable. A peine madame de Belbonne avait-elle passé légèrement le seuil de la porte de ce salon, qu'elle y aperçut un homme tellement plongé dans ses réflexions, qu'il ne la remarqua point. Cet homme, c'était Paul... Il était à genoux devant un grand portrait de la marquise, et il semblait contempler ce tableau avec autant de respect que d'attention.

La marquise, interdite, l'examine : aucune exclamation ne sort de la bouche de cet intéressant jeune homme. Seulement il est là, les yeux fixes, le cou tendu, les mains jointes, et l'on dirait qu'il est en adoration devant l'image de quelque saint.

La marquise, fortement émue, attend en vain qu'il prononce quelques mots; ce qui arrive souvent quand on se croit

seul : mais rien ; le jeune homme est muet, et l'on ne s'aperçoit de son existence qu'à sa respiration, qui est extrêmement gênée. La marquise, désespérant de le voir rompre le silence, s'approche de lui, et lui touchant l'épaule, elle lui dit avec douceur : Que fais-tu là, Paul ?

Paul se relève avec précipitation ; et comme honteux d'avoir été surpris dans cette attitude, il balbutie avec timidité : Rien, madame la marquise. — Rien ? Pourquoi donc te trouvé-je à genoux devant ce tableau ? — Il me semble que c'est ainsi qu'on doit contempler les traits de la vertu. — Cet excès de.... vénération.... il est fort, Paul, et jamais je ne t'ai vu.... — Oh ! cela m'est arrivé déjà bien des fois. — De te mettre à genoux, ici, comme un imbécille !

Le mot semble dur à Paul ; il voudrait y répondre, prouver qu'il est moins imbécille

qu'on ne le pense ; mais son serment !.... Il se contente de baisser les yeux et de se taire. La marquise continue : Paul, depuis deux jours ta conduite avec moi est bien étrange ! —Aurait-elle eu le malheur d'offenser madame ? —Eh oui, elle... m'offense. Je ne veux pas qu'on m'adore, qu'on m'honore comme les reliques de votre église. Qu'ai-je donc fait, depuis deux jours, de plus pour toi que je n'avais fait jusqu'alors ? —Ah, madame !... à mesure que l'âge accroît ma raison, je sens que je possède un cœur, et ce cœur est si plein de respect et de reconnaissance pour madame !... — Tu t'exprimais autrefois avec plus de gaieté ; faut-il que la reconnaissance te rende sombre, triste, rêveur, stupide en un mot ? — O mon Dieu ! stupide ! — Sans doute : on m'a rapporté qu'hier soir tu n'as pas dansé aux danses du village. Pour la première fois, tu ne t'es pas livré à ce délassement,

ame si belle ! Paul est privé d'esprit ; il est sans éducation, le pauvre Paul ; mais il a un cœur et des yeux. — Et des chagrins dont j'ignore la source, qu'il ne me révélerait pas, parce qu'il n'a point assez de confiance en moi.

Elle lui prend la main avec bonté : N'est-ce pas, Paul, que vous n'avez plus de confiance en moi ? — O mon Dieu ! madame peut-elle croire cela ? — Eh bien, parlez-moi donc, qu'avez-vous ? que desirez-vous ?

La marquise regarde le bon jeune homme avec l'expression du plus tendre intérêt. Paul, bien embarrassé, ne peut retenir ses larmes, et ne sait comment les justifier. La situation de ces deux êtres intéressans est si pénible, que je ne sais comment elle se serait calmée, si le commandeur ne fût entré. Son aspect, ses premiers mots, tout rend la marquise à elle-même. Elle quitte brus-

quement la main de Paul, qui reprend son attitude humble, respectueuse, et le commandeur s'écrie : Où donc étiez-vous, ma belle parente ? Je vous ai cherchée par-tout, chez vous, au parc, et je ne me doutais guère que je vous rencontrerais ici seule avec ce grand nigaud, qui est un pleureur à ne plus finir... Tenez, là, je parie qu'il pleure encore ! Tout-à-l'heure je l'ai rencontré dans le petit bois ; il regardait l'acacia que vous avez planté, et il pleurait !... Il s'est arrêté en fixant votre sombre pavillon, que vous appelez des regrets, je crois, et il pleurait !... Il est revenu ici, où il a pleuré sans doute, puisqu'il pleure encore. Quel éternel pleureur !... Il connaît bien votre faible ; car vous aimez la volupté des larmes, vous, ma chère parente ! eh bien, moi, pas du tout. Je m'attendris sur les chagrins de mes amis, mais je ne pleure pas ; il faut laisser cette faiblesse aux femmes. Allons,

va-t-en, grand sot, nous avons affaire. Pauline, il faut partir.

La marquise fait un signe de consentement, et jette un regard d'attendrissement sur Paul. Paul la fixe à son tour avec l'expression la plus touchante; puis il lui présente les fleurs qu'il avait apportées et déposées sur un meuble en l'attendant. Ensuite il se retire.

Le commandeur le regarde aller, et dit avec ironie : Le grand sot! demandez-moi ce que cela a pour se tourmenter : mais partons.

La marquise, encore émue de la scène de Paul, monte dans la voiture : le commandeur se place à ses côtés, et Célestin fait voler les chevaux. Tandis que nos deux amis sont seuls à voyager, le commandeur prend la parole : Ha ça, ma bonne parente, nous avons à parler d'affaires avant que de terminer celle du petit donjon; car il faut qu'aujourd'hui

même l'inconnu ou l'inconnue qui s'y cache se dévoile à nos yeux. Vous ne doutez pas plus que moi, n'est-ce pas, marquise, que ce ne soit monsieur mon neveu? Le garnement! je lui avais obtenu une sous-lieutenance dans un régiment. Je ne sais s'il a servi comme il le devait; s'il a rempli les devoirs que lui imposait l'état militaire. Une sous-lieutenance dans les dragons de Belzunce! cela pouvait le mener à tout. Non; mon drôle aura quitté tout cela; il aura tout mangé, et il se cache; est-ce là une belle conduite? Ah! fi, fi!... —Mon ami, ne précipitons pas nos jugemens? —Oui; nous sommes injustes, n'est-ce pas? Comment donc! mais nous formons des soupçons injurieux sur les principes et l'honneur d'un homme charmant, adorable, estimable au plus haut degré! —Je ne vous dis pas cela. —Je le crois bien; vous avez l'ame trop belle, l'esprit trop juste pour penser

même de pareilles sottises. Ah, monsieur de Verceil!.... monsieur de Verceil!.... je vais vous jouer un tour auquel vous ne vous attendez pas, mon cher ami, je vous l'assure. —Lequel, commandeur?

Le vieillard se radoucit, et sourit en regardant la marquise. Ma belle Pauline, vous ne le devinez pas? —Non, je vous le jure. —Écoutez... Quels sont vos projets à vous, ceux dont vous me parliez hier? —Mon respectable ami!... je vais vous les communiquer avec franchise: ils sont dictés, je crois, par la prudence et la raison. Vous savez que l'injuste Edouard... que j'ai perdu!... m'a privé de toute sa fortune: il ne me laisse qu'un modique revenu; et cette terre dont je ne puis désormais soutenir l'éclat, je veux la vendre. —La vendre? —Oui, et me retirer ensuite dans quelque asile solitaire, où je puisse me livrer à mes éternels regrets. —Quel projet! Eh quoi, Pauline,

vous irez ensevelir dans la solitude tant de perfections, tant de vertus! Est-ce là le dessein dont vous vouliez me faire part? —Le voilà, mon ami. —Il faut en changer, Pauline, il le faut, et je connais un parti plus sage, plus convenable à vos rares qualités, le seul qu'il vous reste à prendre. —Parlez, commandeur.

Le vieillard hésite; il sourit, se caresse le menton et continue : Pauline, à mon âge, vous ne me soupçonnerez pas d'être dominé par les passions extravagantes de la jeunesse; vous me rendrez plus de justice, et vous attribuerez à la tendre amitié, à l'estime profonde une proposition qu'autrefois vous auriez dû attendre de l'amour.... Je suis garçon, vieux, forcé au célibat par mes vœux; mais je suis libre de ma fortune, et je vous l'offre. —Comment? —Oui, je vous fais une donation entière de mes biens présens et

à venir, si vous voulez consentir à me recevoir chez vous pour le reste de mes jours, à ne jamais vous séparer de moi. —Ciel!... commandeur. —Par ce moyen, je répare envers vous les injustices du sort, et je me venge d'un neveu indigne de moi. —Y pensez-vous, mon ami? —J'y pense si bien, que demain ce sera une affaire faite si vous y consentez. —Moi, commandeur!... moi consentir à l'exhérédation d'un neveu! moi le dépouiller de son juste héritage! jamais, jamais! —Entendons-nous : vous ne dépouillez personne; car, jusqu'à présent, je crois que je suis parfaitement le maître de ce que je possède. —Monsieur, la fortune est un dépôt sacré qu'on doit garder toujours pour ceux qui ont le droit d'en devenir les propriétaires légitimes. —La fortune qu'on a acquise par ses travaux est un bien dont on peut disposer. —Que deviennent les lois sacrées de la nature? —Celui qui

les transgresse le premier ne mérite pas d'en goûter les bienfaits. —Êtes-vous sûr que Verceil?... —Laissons ce misérable, ne parlons que de vous. Peut-être craignez-vous, marquise, que ce don fait à une femme jeune encore, par un vieillard, n'arme la calomnie, ne fasse suspecter votre vertu? Désabusez-vous; votre réputation et la mienne sont trop bien établies pour.... — Oh! je n'ai aucune crainte sur l'effet de cette union; mais je ne me résoudrai jamais à accepter un héritage qui ne m'est pas dû. —Marquise! que ne puis-je serrer les nœuds de l'hymen! peut-être alors seriez-vous plus sensible à l'offre que je vous fais? — Que parlez-vous d'hymen, mon ami! Ah! j'ai maintenant ce lien en horreur. C'est à l'hymen que je dois des malheurs!.... dont personne jamais ne pourra se former une idée. Et je reprendrais cette chaîne odieuse!... Non, mon ami, quel-

qu'estimable, quelque respectable que vous soyez ; vous seriez libre, que jamais vous ne deviendriez mon époux. Ne croyez point que votre âge puisse être un obstacle à mes yeux. N'attribuez point à un vil motif, aux passions des sens, un refus que je ferais de même à l'homme le plus jeune et le plus aimable. Commandeur, mon sort est désormais de regretter les torts de l'hymen ; comment voudriez-vous que je rallumasse encore ses flambleaux, qui n'ont été pour moi que des torches funèbres !... Rejetez donc cette idée, et daignez agréer mes regrets de ne pouvoir accepter votre fortune, ni même votre société pour l'avenir. Quand j'aurai réalisé le peu qui me reste, quand mes affaires seront terminées, je m'isolerai ; oui, j'irai quelque part me soustraire au monde entier, dans lequel je n'aurais jamais dû paraître. Commandeur, voilà mon dernier mot ; il est irré-

vocable. — Irrévocable ! cruelle Pauline ! comme vous affligez le cœur d'un ami ! — Oui, vous êtes mon ami ; je sais bien que vous êtes un tendre ami pour moi. Quand j'aurais eu l'injustice d'en douter, cette proposition noble et franche m'en aurait intimement persuadée.... Mais je suis votre amie aussi, moi, et je dois vous épargner une injustice, à vous qui avez toujours suivi le sentier de l'honneur et de la probité. Je dois vous empêcher de déshériter un neveu que tout accuse, il est vrai, mais que vous n'avez pas encore entendu. — Comment ? — Vous seriez bien étonné s'il allait se justifier, s'il vous prouvait son innocence ? — Ah, oui, cela fait une belle innocence ! — Enfin, il est possible qu'il ne soit pas coupable ; et, si cela était, je ne me pardonnerais jamais, vous ne vous pardonneriez pas vous-même de l'avoir privé de son héritage. Non, commandeur, ne pen-

sons plus à ces vains projets de réunion, d'abandon ; je ne demande désormais que le repos et la solitude. —Et vous voulez vous éloigner de moi? —Pas encore de si-tôt. Je prolongerai, autant qu'il me sera possible, le bonheur de vivre auprès de vous ; mais, par la suite, il faudra nous séparer ; il le faudra ! —Ainsi toutes mes espérances sont évanouies ; il faut que je renonce à la félicité que je m'étais promise ; il faudra aussi que ma triste vieillesse se passe dans l'isolement, loin de la seule personne que je chérissais. Ah, Pauline ! votre refus me fait bien du mal ! —Croyez qu'il m'en coûte beaucoup ; mais, mon ami, mon parti est pris, je n'en changerai jamais.

Le commandeur était vivement affecté : il causa long-tems encore sur cet objet, et tenta vainement de vaincre la résistance de la marquise. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Eutreval, où l'aspect des ou-

vriers qui travaillaient à la démolition du château fit un peu diversion à la douleur du vieillard. Il aimait beaucoup les bâtimens, le bruit, l'activité ; et il avait là de quoi flatter son goût ; car plus de deux cents ouvriers étaient occupés dans tous les coins de l'antique castel, qui commençait déjà à offrir l'image de la destruction. Cependant, ferme dans son projet de découvrir, ce jour-là même, le mystère du donjon, il s'y fit suivre par Perraud, et prit le bras de madame de Belbonne. Arrivé à la porte de ce manoir secret, il ordonna très-positivement au concierge, tout pâle et tout tremblant, de la lui ouvrir. Perraud proteste encore qu'il n'en a pas la clef : le commandeur se fâche : il va ordonner qu'on enfonce cette porte. A l'instant elle s'ouvre, et nos amis voient paraître une femme de trente-six ans environ, qui se précipite aux genoux du commandeur. Monsieur,

s'écrie cette femme, ô monsieur! pardonnez, excusez ma témérité : j'ai osé habiter cet asile sans votre permission, je suis coupable ; mais vous suspendrez votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez écoutée. —Parlez, madame. Qui êtes-vous? Comment vous trouvez-vous ici? qui vous y a conduite? — Si je vous avoue la vérité, monsieur, je vais de nouveau allumer votre colère contre un homme, oh! le plus estimable de tous les hommes. — Quel est cet homme? le connais-je? —Si vous le connaissez! Il vous doit tout, monsieur; mais en butte à votre haine qu'il n'a pas méritée.... — Mon neveu? comment! c'est mon neveu qui vous a logée ici? —Lui-même, monsieur le chevalier de Verceil.

Le commandeur regarde avec humeur Perraud qui rougit. La marquise examine l'inconnue, et prend le plus grand intérêt à ce qu'elle vient de dire. Elle

entre, avec le vieillard, dans le petit donjon, qui est meublé assez commodément, et là, tout le monde s'étant assis, la femme inconnue prend la parole en ces termes :

« Monsieur le commandeur, je vais vous avouer mes fautes, et j'ai besoin de toute votre indulgence : que madame, qui sans doute est l'estimable marquise de Belbonne, ait donc la bonté de me ménager cette indulgence précieuse, sans laquelle une moitié de l'humanité détesterait l'autre ; car les passions sont les fléaux des cœurs sensibles ; et quel être ne connaît pas la force des passions ?... Je ne sais si vous avez entendu parler de la famille Marville, qui habitait une retraite simple aux environs de Toulouse. Je suis issue de cette famille, que l'amour et le malheur ont divisée. Je m'appelle Césarine. — Quoi, madame ! vous êtes Césarine que Verceil enleva à son père ;

à son aïeule? —Vous la voyez, monsieur. Un bal masqué, donné par un de nos voisins, me fit faire la connaissance du chevalier. Apprenant que son odieux précepteur, l'abbé Bardot, était l'aumônier de mon aïeule, il craignit de s'offrir à ses regards, et ne parut jamais chez nous qu'un masque sur la figure. Il m'aima, je l'adorai, et les mauvais traitemens d'une femme âgée, bien cruelle, hélas! me forcèrent de fuir la maison paternelle. Je devins mère.... Les persécutions de mon aïeule nous forcèrent à nous priver de notre enfant qu'elle voulait faire enlever, et je voyageai long-tems séparée de mon amant, qui, de loin comme de près, me prodigua toujours les plus grands soins. Enfin, monsieur, le desir de me rapprocher du chevalier, me fit revenir dans ces contrées il y a quelques mois. Verceil qui, disait-il, avait de justes motifs pour redouter que mon aïeule, mon

père ; ou vous, monsieur, pussent découvrir ma retraite, vint supplier Perraud de me donner un asile. Cet homme sensible ne put refuser ce service au neveu de son maître, à un jeune homme qu'il avait vu naître ; et voilà le mystère de ma retraite ici. Je l'aurais quittée, monsieur ; je n'aurais pas attendu que votre présence me forcât d'en sortir, si je n'avais reçu, depuis trois jours, une lettre du chevalier, qui m'annonce que mon aïeule est morte, et que mon sort va changer. Il m'y recommande bien de ne pas sortir d'ici qu'il ne vienne lui-même m'y chercher pour me rendre à un père qui, ajoute-t-il, me pardonnera et me recevra avec la plus grande tendresse. J'ignore ce qu'il a fait pour mon bonheur. Verceil a toujours eu des secrets que je n'ai jamais voulu pénétrer, bien sûre qu'ils ne pouvaient nuire à notre liaison, ni à sa constante affection pour

moi. Voilà la vérité, monsieur; je vous la dis, persuadée que tôt ou tard monsieur le chevalier vous aurait dévoilé notre secrète intelligence. »

Le commandeur, plus étonné qu'auparavant, ne put s'empêcher de faire à Césarine quelques questions : Vous n'êtes donc point, lui dit-il, mariée secrètement à mon neveu? — Pardon, monsieur, la rougeur couvre mon front. . . . Monsieur le chevalier s'est toujours refusé à ce lien sacré, qu'il m'a cependant promis de former un jour. — Il s'y est refusé... Je le crois bien. Et vous a-t-il quelquefois parlé de madame de Marville la mère? — Très-souvent. Il la voyait, me disait-il, il la fréquentait, et cherchait vainement à diminuer la haine que cette dame m'avait vouée. — Ha ha !... Et votre enfant, qu'est-il devenu? — Je l'ignore. Verceil s'en est chargé; il m'a dit cent fois qu'il était en lieu de sûreté, et

qu'il ne tarderait pas à me le présenter. — Tout est mystère dans la conduite de Théodore : je m'étonne, mademoiselle, de votre confiance aveugle, et de l'excès de votre tendresse pour un homme qui avait tant de secrets pour vous. —Je connaissais son cœur, monsieur, ses vertus, ses principes, et j'étais calme. —Ses vertus, ses principes ! quels principes !

La marquise et son vieil ami virent clairement que Césarine, simple, docile, s'était laissée conduire par le chevalier, et qu'elle ignorait que ce jeune homme eût épousé madame de Marville la mère, ainsi que monsieur de Marville l'avait dit au commandeur à Paris. Le commandeur aurait dévoilé ce fatal secret à Césarine, si la marquise ne l'eût poussé et ne lui eût fait des signes pour l'empêcher de porter un coup aussi cruel à cette amante trop confiante. Le commandeur, qui comprit l'avis que lui donnait la

marquise, se contenta de dire à Césarine: Vous espérez donc, mademoiselle, que monsieur votre père vous pardonnera, et vous rendra toute sa tendresse? — Verceil m'a flattée de cet espoir. — Et vous attendez ici mon neveu? — Sans parens, sans amis, sans autre asile que celui-ci, j'y attendais Théodore. — Eh bien, mademoiselle, je veux le voir aussi, votre séducteur; je veux l'interroger à son tour, et tirer de lui des éclaircissemens... sur ces secrets que vous ignorez. Veuillez, si madame de Belbonne vous le permet, vous transporter à son château: je la connais, elle aura la bonté de vous y recevoir en attendant monsieur mon neveu, à qui je vais écrire de la bonne manière. Votre aïeule est morte, dites-vous? Eh bien, Verceil n'a plus qu'un moyen de réparer le déshonneur de votre famille; c'est de vous donner la main. J'y consentirai volontiers s'il se

tire à son avantage, ce dont je doute, des questions que je veux lui faire. Vous me paraissez estimable, malgré un égarement dont mon neveu est bien plus coupable que vous : je lui rendrai mon amitié en faveur de cet hymen : vous voyez qu'il est difficile de trouver un oncle plus complaisant. —Ah monsieur! que de bontés!... — Que pensez-vous de ce projet, ma belle parente? —Je reconnais là votre cœur, mon cher commandeur, et je vous en estimerais davantage si cela m'était possible. — Ah, monsieur de Verceil!.... Mais venez, infortunée Césarine : quittez ces lieux qui vont bientôt être renversés comme le reste de ce castel, et daignez nous suivre. Vous me donnerez l'adresse de mon neveu, pour que je lui écrive; vous la savez, n'est-ce pas? — Je l'ignore, monsieur; il est en voyage, m'a-t-il dit dans sa lettre; et il m'avait recommandé de l'attendre. —

Quelle

Quelle singulière femme ! elle ignore tout... Allons, vous l'attendrez chez madame. Perraud, quand il le verra reparaître ici, aura soin de lui indiquer votre nouvel asile. Perraud, tu as manqué à ton devoir, en prenant sur toi... mais nous verrons si la suite de tout ceci me permettra de te pardonner.

Perraud, confus, balbutie quelques mots pour s'excuser ; le commandeur le fait taire, et, se retournant vers la marquise, il reste bien étonné en la voyant pâlir et chanceler.

Depuis un moment, madame de Belbonne, la tête tournée vers une croisée, fixait, avec la plus grande attention, un individu qui parlait au loin à l'un des ouvriers du château. Ce particulier paraissait questionner vivement l'ouvrier, et regarder souvent du côté du donjon. Tout-à-coup la marquise change de couleur et tombe, en s'écriant : C'est lui !...

Elle est sur le carreau, privée de mouvement. Le commandeur, Césarine et Perraud, effrayés de cet accident, lui prodiguent tous leurs soins : la marquise reprend ses sens, et, fixant d'un air très-inquiet les traits de Césarine, elle s'écrie de nouveau : C'est bien lui ! le voilà !...

Il est aisé de voir qu'elle est dans le délire : elle est immobile, toujours à considérer la figure de mademoiselle de Marville. Celle-ci ne peut rien concevoir à ce bizarre examen. Geneviève, que son mari appelle, vient aider nos amis à rendre la raison à l'infortunée Pauline : ils y parviennent enfin.

Pauline regarde dans la campagne, et, n'y voyant plus l'étranger qui lui a causé une si forte révolution, elle se remet un peu. Le commandeur se hâte de l'interroger : Pauline, quel est cet événement ? Qui donc a causé cette espèce de démence qui nous a tous alarmés ? —

Oui : comment ?.... démence ! que dites-vous ? Aurais-je parlé ? Imprudente ! — Vous vous êtes écriée seulement : C'est lui ! Qui, lui, ma belle parente ? Quel est cet homme qui vous inspire tant d'effroi ? — Rien, non, rien..., un souvenir funeste ; des rapports éloignés..... Malheureuse !..., — Pauline, remettez-vous : de la confiance en votre ami.... Cet homme et mademoiselle que vous avez fixée.... — Mademoiselle ?..., Dieu !.... quels traits !.... — Pauline ! encore ? — Commandeur, obligez-moi, oh ! rendez-moi un service signalé ? permettez-moi de questionner, seule, cet ouvrier que je vois encore là-bas, à qui un.... inconnu parlait tout-à-l'heure ? — Volontiers, marquise ; Perraud, va vîte chercher l'homme que tu vois près du fossé, vêtu en veste rouge : tu l'amèneras à madame.... Nous nous retirerons tous, marquise, pour vous laisser la faculté de par-

ler en particulier à cet ouvrier. ... Vous sentez-vous mieux? — Oui. .... je commence à me.... O mon Dieu!

Elle cache sa figure dans ses deux mains, et paraît absorbée dans une profonde douleur.

Le commandeur et Césarine respectent son silence, et semblent frappés eux-mêmes d'une secrète terreur. Bientôt Perraud amène l'ouvrier : il s'enferme dans un cabinet avec la marquise : on entend madame de Belbonne parler vivement... Bientôt elle sort, congédie l'ouvrier, et dit à ses amis, mais d'un air contraint : Je me sens beaucoup mieux. Commandeur, ayez la complaisance de me ramener chez moi ; je ne puis rester ici plus long-tems, et j'ai besoin de repos.

Le commandeur n'ose pas lui demander le sujet de sa conversation avec l'ouvrier. Il cède à ses vœux, et monte en voiture avec elle et Césarine, à qui l'on

a promis un asile chez madame de Belbonne.

Pendant la route, la marquise est muette, silencieuse, sombre : elle ne quitte point des yeux sa main gauche, dont elle agite les doigts comme quelqu'un qui est fortement occupé. Sa bouche est à moitié ouverte ; elle respire avec peine, et ses paupières se ferment souvent pour retenir des larmes qui cherchent à s'y faire un passage.

Le commandeur et Césarine gardent le silence à leur tour, et c'est ainsi qu'on arrive à Belbonne sans avoir prononcé un mot de part ni d'autre.

A l'aspect de son château, la marquise lève les yeux au ciel, soupire profondément, et semble faire un effort sur elle pour recouvrer la parole. Mes amis, dit-elle, je suis désolée de l'effroi que je vous ai causé.... Ne vous alarmez point de mon accident ; ce n'est point le premier

de ce genre que j'éprouve depuis que je respire. Oh, non, non, ce n'est point le premier !... et le ciel m'en réserve bien d'autres... Mais je les éviterai ; je m'y soustrairai ; oui !... ou bien j'aurai la force de les supporter. — Marquise, vous nous avez fait bien du mal.... Il paraît que ce secret.... — Je ne puis le dire, et voilà ce qui me tue. — Eh bien ! je le respecterai, marquise ; mais vous êtes bien cruelle de dissimuler avec votre vieil ami, qui vous aurait consolée... Si cet homme, qui vous a tant émue, est un de vos persécuteurs, comme vous m'avez dit mille fois que vous aviez des ennemis, j'aurais réprimé son audace ; je vous aurais vengée des méchans qui peuvent affliger une si belle ame ! .... Mais vous ne daignez pas chercher en moi un appui ; vous voulez renfermer vos peines dans votre sein. Je me soumets, Pauline ; souffrez, souffrez, puisque vous

vous éloignez des consolations ou de la protection de l'amitié. — Je ne puis parler, vous dis-je, commandeur, et il faut qu'il soit enseveli avec moi dans ma tombe, ce fatal secret!... Mon ami, plaignez-moi, plaignez-moi, et ne m'accablez pas. Je suis innocente et malheureuse, voilà tout ce que je puis vous dire!....

Des larmes coulent en abondance de ses yeux. Elle descend de voiture dans cette triste situation, et son état alarme son fidèle Auxerre, qui est là, et s'écrie : O mon Dieu! qu'a donc madame?

La marquise n'a pas la force de lui répondre ; c'est le commandeur qui apprend à Auxerre l'événement d'Entreval. Auxerre frémit sans paraître étonné : il prend le bras de sa maîtresse, et ne peut que dire en levant les yeux au ciel : Fatalité! tu poursuivras donc toujours la vertu!....

La marquise, rentrée chez elle, donne des ordres pour qu'on prépare un logement à Césarine; puis elle demande à être seule. Le commandeur veut d'abord s'opposer à ce projet; mais il cède, et la marquise mande Auxerre, avec qui elle s'entretient long-tems.

Pendant ce tems, l'abbé Bardot est venu au-devant du commandeur, et il est resté bien étonné en reconnaissant près de lui Césarine de Marville. Césarine, surprise à son tour de le trouver là, lui fait un accueil assez froid; et M. de Waroménil craignant quelque indiscrétion de la part de l'abbé Bardot, le prie d'aller chercher le prieur de Garnay, que madame a paru desirer voir.

L'abbé Bardot a appris d'Auxerre le fatal accident qui est arrivé à la marquise au château d'Entreval. Il n'a rien de plus pressé, en entrant chez monsieur Rendu, que de lui annoncer cette nou-

velle. Voilà, ajoute-t-il, ce qui vient de se passer : C'est lui ! s'est écriée madame ; qui lui ? quel est cet homme dont l'aspect l'a si fort épouvantée ? vous savez cela, vous, monsieur ? —Si je le sais ! grand Dieu ! Il ne serait donc point mort, ce misérable ! —Quel misérable ? —Monsieur, monsieur, si j'ai l'avantage d'être dans la confidence de madame, je dois respecter le secret qu'elle fait de ses malheurs à tout le monde ; et si j'étais assez peu délicat pour me livrer à quelque indiscrétion, je vous jure que ce ne serait pas avec vous. —Cette réponse est honnête, monsieur Rendu ; je ne croyais pas la mériter : croyez que je sais garder un secret tout aussi bien qu'un autre, et que si je m'informe de tout cela, c'est par pur intérêt pour madame la marquise, que j'honore.... Cependant, entre nous, cette femme si respectable, si vertueuse aux yeux de tout le monde, a fait quelque

faute, n'est-ce pas? Allons, allons, elle a payé comme toute autre son tribut aux passions, à la faiblesse de son sexe : oh! je suis clair-voyant! —Vous vous abusez bien étrangement, monsieur, et vos soupçons ne font guères l'éloge de votre ame. Apprenez, monsieur, que madame de Belbonne n'a fait aucune faute, qu'elle n'a cédé à aucune faiblesse, qu'elle a toujours été un modèle de vertus, de conduite et de décence. Voilà ce qui vous surprend, et je conçois en effet que cela doit paraître singulier; car cette femme respectable éprouve de grands malheurs; elle est même en butte, à ce qu'il me paraît encore aujourd'hui, aux traits de l'infortune la plus cruelle; et cependant je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus saint, qu'elle est innocente. Vous devez m'en croire d'après un serment aussi sacré pour mon caractère et mes principes. Vous la jugez bien légèrement, et d'une

manière bien peu délicate !... La reconnaissance devrait vous rendre plus discret dans vos conjectures. — Monsieur Rendu, j'ai vu le monde ; je connais l'humanité, et il n'est pas étonnant que l'expérience.... — Votre expérience est en défaut aujourd'hui, mon cher monsieur ; oui, elle échoue devant cette affaire-ci... Pauvre femme ! Mais elle a besoin de mes consolations, je me hâte de voler auprès d'elle.

Le prieur et l'abbé Bardot arrivèrent au château, où le prieur s'enferma chez madame avec Auxerre. Le commandeur était un peu piqué de n'être point admis dans leur confidence ; mais il avait des projets pour percer ce mystère, et nous verrons bientôt s'il put l'éclaircir en effet.

La marquise resta triste, isolée pendant plusieurs jours. Elle avait envoyé à son homme d'affaires, à Paris, des pou-

voirs pour qu'il réglât sans elle ses intérêts avec le notaire chargé du testament d'Edouard. Cet homme d'affaires était exact, probe et laborieux. Madame de Belbonne attendait avec impatience qu'il eût terminé le partage de la succession, afin qu'elle pût suivre le parti qu'elle avait pris de concert avec le pasteur et son fidèle Auxerre. Le commandeur passait les journées à visiter ses démolitions d'Eutreval; et la marquise, enfermée chez elle, avait juré de n'en point sortir, dans la crainte de rencontrer encore l'individu dont l'aspect l'avait si fort émue. Césarine lui tenait assez souvent compagnie; et cette femme, qui faisait briller de jour en jour les plus rares qualités aux yeux de Pauline, attendait impatiemment que le chevalier de Verceil se présentât ou donnât de ses nouvelles; ce qui ne tarda pas.

Un jour on annonce à la marquise qu'un particulier demande à lui parler

en secret. Elle frémit d'abord ; mais, sur le signalement qu'on lui donne de cet inconnu, elle permet qu'on l'introduise. C'est Verceil. Il est pâle, tremblant, défait. Qu'ai-je appris, belle marquise ! dit-il ; qu'ai-je appris de Perraud au château d'Eutreval ! Mon oncle avec Césarine ? Elle lui a confié notre liaison ? Elle est ici, chez vous ? Que dois-je penser ? Mon oncle aurait-il la bonté de me pardonner ? — Méritez-vous son indulgence, chevalier ? Entre nous, pardon de ma franchise, quelle est cette conduite que vous avez tenue chez les Marvilles ? Vous avez séduit, enlevé la fille, et vous avez épousé la grand'mère. Césarine ignore cette particularité : vous êtes donc coupable, puisque vous lui en avez fait un mystère ? — Coupable ! avez-vous pu le penser, madame ?... Non, je ne suis point coupable ; mais entraîné par l'amour et la fatalité, connaissant les principes austères de mon

oncle, ayant refusé, pour Césarine, un parti très-avantageux qu'il me proposait, pouvais-je lui confier une conduite, tortueuse en apparence, mais, j'ose l'avouer, dictée par le devoir et la délicatesse? oui, la délicatesse! et vous allez en juger, marquise, si vous daignez me permettre de me justifier à vos yeux. — Parlez, Théodore; je n'ai rien de plus à cœur que de vous trouver aussi estimable que je le desire. —A présent je puis parler, à présent je puis confier à Césarine elle-même une affaire sur laquelle, et pendant bien des années, tout m'a prescrit de garder le secret. Ecoutez; en deux mots vous allez tout savoir, et vous me jugerez alors.

« On vous a dit sans doute que voir et adorer Césarine fut l'affaire d'un moment pour moi. L'abbé Bardot était établi dans la maison Marville; cet homme, j'avais lieu de le redouter, puisqu'il sortait de

faire mon éducation, et qu'il pouvait traverser mon amour en en instruisant mon oncle, qui avait d'autres vues sur moi. Je pris donc le parti de me masquer toutes les fois que j'avais le bonheur de voir Césarine, et cela du consentement de cette aimable personne, qui sentait la force de mes raisons. Les mauvais procédés de son aïeule, qui vraiment était un démon, la faiblesse de son père qui tremblait devant une vieille femme acariâtre et méchante, tout décida Césarine à suivre son amant, à fuir la maison paternelle. Je l'avais emmenée à Paris, où je la cachais à tous les regards. Là, ne pouvant lui donner la main sans le consentement de nos parens réciproques, (Césarine repoussait l'idée d'un mariage secret), l'amour nous aveugla, et j'eus le bonheur de devenir père. La vieille Marville faisait chercher par-tout Césarine, l'objet de sa haine : elle ignorait

heureusement le nom et l'état de son ravisseur; mais elle avait mis dans ses intérêts des magistrats aveuglés, et j'étais à tout moment obligé de faire changer de quartier à Césarine, dans la crainte de la voir enlever sous mes yeux. D'un autre côté, mon oncle attribuait à des dérangemens déshonorans les absences diverses que j'étais obligé de faire. Tout cela me chagrinait, et je commençais à me repentir d'avoir enlevé Césarine à ses parens, lorsque j'appris que la vieille Marville, pour déshériter son fils et sa petite-fille, faisait chercher par-tout un jeune fou qui voulût bien l'épouser. Tout-à-coup il me passa par la tête l'idée la plus étrange. Si cette mégère, me dis-je, trouve en effet un époux, non pour son âge, mais pour sa fortune, j'aurai donc fait le malheur de ses enfans! allons, il faut tout réparer, et me sacrifier pour eux, mais sans qu'ils s'en doutent! Je

vais me présenter à la vieille, et l'épouser : si elle meurt bientôt, ce qui ne peut manquer d'arriver, je rendrai à M. de Marville son héritage, qui, sans moi, serait passé dans les mains d'un autre, et j'épouserai sa fille. Ce n'est que pour leur conserver leurs biens que je prends ce parti : pourront-ils m'en blâmer !

» Me voilà décidé ; et, sans rien dire à Césarine, que je recommande à une femme de confiance, je pars pour Toulouse. Je vois en secret madame de Marville, à qui il s'était présenté déjà beaucoup de maris. Il était tems que j'arrivasse. . . . Je lui dis mon nom, et les raisons qui me font redouter de paraître devant l'abbé Bardot mon précepteur. Je parviens à tourner la tête de cette vieille folle, si bien qu'elle consent à m'épouser, et qu'elle trouve plaisant d'engager l'abbé Bardot à nous donner la bénédiction nuptiale, sans me connaître. Un notaire est

mandé ; ma future me fait donation entière de tous ses biens après sa mort, sauf la légitime que la loi accorde à son fils ; et la vieille, sans se douter que je suis le ravisseur, l'amant de sa petite-fille, me donne sa main au milieu d'une belle nuit et aux pieds des autels où préside l'abbé Bardot, fort étonné d'une pareille mascarade.

» Ce n'était pas là le plus difficile ; il fallait ensuite savoir comment j'accorderais l'amour avec ce lien ridicule. Ma femme n'exigeait de l'hymen que la société et les doux entretiens : c'était beaucoup pour un jeune homme qui brûlait de ne faire de sacrifices qu'à l'amour ; mais il me fallait quelque assiduité auprès de ma duègne. Je l'avais emmenée, le lendemain de notre union, dans une terre qui lui appartenait à deux lieues de Paris ; et prétextant des affaires pressantes que m'imposait l'état militaire, je m'éloi-

gnais souvent d'elle pour voler auprès de Césarine, que je quittais ensuite sous le même prétexte. Vous qui connaissez le cœur des femmes, vous sentez bien que je ne pouvais mettre Césarine dans ma confidence? ainsi le rôle que je jouais était bien pénible. Je croyais qu'il serait de courte durée; mais le diable, je crois, avait prolongé, pour mon tourment, les jours de ma furie. Elle ne fait que de mourir; jugez! et à près de cent ans encore! que de peines, que de chagrins j'ai éprouvés pendant sa longue existence! Je tremblais à tout moment qu'elle ne soupçonnât seulement ma liaison avec sa petite-fille. De tems en tems elle découvrait son asile; elle m'en parlait sans cesse, et se promettait bien de faire punir Césarine et son séducteur. Que de précautions il me fallait prendre, pour éviter qu'elle connût enfin ce séducteur! J'étais obligé de changer souvent de nom; et, pour

quise, transporté de joie, à Entreval, où je croyais retrouver ma Césarine et lui apprendre cette importante nouvelle; mais Césarine n'y était plus!.... Perraud m'apprend que mon oncle est furieux contre moi; qu'il a emmené mon amante, et j'accours, madame, me jeter à vos pieds, pour que vous veuillez bien demander ma grace à monsieur le commandeur, et pour obtenir son aveu à un hymen que j'ai bien acheté par tant d'années de privations, de courses et d'odieux soupçons.

La marquise, surprise au dernier point d'un trait de délicatesse aussi nouveau, et d'un amour si constant, prend la main du chevalier : Il vous le donnera, lui dit-elle, cet aveu que vous avez bien mérité; oui, soyez sûr que votre oncle sera enchanté, comme je le suis, d'un procédé si rare! Epouser une vieille folle pour rendre ses biens à sa famille! c'est une

action bien belle, et dont nous n'avons aucun exemple. Ah, chevalier! que je vous avais bien jugé!.... Mais, dans votre récit, vous n'aviez oublié qu'une chose, que je crois cependant avoir devinée. L'enfant que vous eûtes, dès les premières années de votre liaison avec Césarine, était-ce un garçon? — Non, madame, une fille. — Bon, c'est cela. Et qu'est-elle devenue? — Elle vit auprès de la femme la plus estimable que je connaisse au monde. — C'est Louise, n'est-pas? — Elle-même. — Et pourquoi vous en privâtes-vous? pourquoi ne lui donnâtes-vous pas une éducation distinguée? Si j'avais su, moi, je me serais bien gardée, lorsque le commandeur me l'envoya, d'en faire une fille de campagne, une espèce de servante de ferme! — Ah, madame! cet enfant était spécialement l'objet de la haine de ma vieille épouse; elle savait que Louise existait; elle avait

manqué de l'enlever à sa mère. Ne sachant où la placer dans le moment, connaissant le bon cœur de mon oncle et le vôtre, je la recommandai au commandeur comme une orphéline, fille de pauvres ouvriers. Par ce moyen, j'écartais tout soupçon de sa naissance véritable aux yeux de ma femme et de monsieur de Waroménil, qui, s'il l'eût sue, aurait été capable de se joindre à la vieille pour tourmenter Césarine et sa fille. Je confiai donc Louise à mon oncle, qui vous l'envoya... Je vous avouerai cependant que je fus un peu fâché quand je vis qu'on avait placé mon enfant dans une ferme; mais espérant que la mort me délivrerait bientôt de ma vieille mégère, je me flattais de l'espoir d'aller reprendre ma fille et de lui donner les soins et l'éducation convenables à sa naissance. Le sort a trompé mon attente; les années se sont écoulées, et Louise compte aujourd'hui seize printems.

tems. J'ai souvent eu le plaisir de la voir sans qu'elle me connût ; elle est jolie ; mais elle est bien innocente et bien gauche. C'est ma faute, et l'ignorance dans laquelle on laisse ses enfans, est un reproche bien fondé qu'ils peuvent vous faire par la suite.

La marquise rougit ; Théodore continua : Mais le pouvais-je ? Etait-il présumable que madame de Marville vivrait aussi long-tems pour nous faire enrager tous ? N'importe ; quel que soit le caractère de Louise, il ne doit être que vertueux ; et, si je ne trouve pas pour elle un parti bien distingué, elle peut faire néanmoins tôt ou tard le bonheur d'un honnête homme, dans quelque classe de la société qu'il soit né : je ne regarderai ni à la fortune, ni à la naissance ; mais seulement aux convenances et aux qualités du cœur.

« Voilà, marquise, voilà l'histoire de

ce que mon oncle appelle mes égaremens : voilà ce qui, par des voyages, des mystères, m'a aliéné le cœur de cet oncle, trop prompt à juger sans savoir. Aujourd'hui je puis publier ma conduite et tout réparer. Sans doute monsieur de Warouénil m'en voudra toujours de ce que je n'ai pas accepté autrefois la main de la riche héritière qu'il me destinait ; mais la nièce que je vais lui donner, Césarine, s'il me permet de l'épouser, lui offrira mille vertus, une tendresse, un respect inaliénables ; et si sa naissance n'égale pas absolument la nôtre, sa fortune, que je restitue à son père, et dont il doit lui donner une grande partie, est très-considérable. Je parle de sa naissance, parce qu'elle remonte à la bourgeoisie seulement. Le nom de Marville n'est pas le nom de sa famille, mais celui d'une terre que son père avait acquise quelques jours avant de mourir,

Marquise ! j'ose implorer maintenant votre intercession auprès de mon oncle, et le bonheur de voir ma Césarine. — A l'instant, lui répond la marquise, à l'instant même vous allez la voir.

Elle sonne, charge Auxerre de préparer mademoiselle de Marville à une entrevue avec le chevalier. Césarine se présente, se jette dans les bras de son amant, et ces deux êtres intéressans se prodiguent les plus doux noms devant l'amitié consolante et généreuse. Ce tableau fait un moment diversion à la douleur de la marquise : on apprend à Césarine l'hymen secret que Théodore avait contracté avec la vieille ; et bien surprise, loin de s'offenser de cet hymen, Césarine admire le dévouement de son ami, et le remercie d'avoir conservé à son père et à elle une fortune qui aurait pu tomber dans d'autres mains. On convient ensuite de ne point présenter le

chevalier à son oncle, avant que madame de Belbonne n'ait prévenu ce dernier, et la marquise prie M. Rendu, qui vient lui rendre visite, de donner chez lui un asyle au neveu du commandeur. La marquise apprend à Théodore que son ancien précepteur, l'abbé Bardot, est chez elle, que l'unique desir du commandeur est de s'en débarrasser en lui trouvant une place. — J'en ai une toute prête, répond le chevalier, qui n'estime pas beaucoup cet homme: quoique occupé de mon hymen, de mon amour, je n'ai pas cessé de remplir mon devoir dans l'état militaire. Je suis aujourd'hui capitaine de dragons, et il y a un colonel de mes amis qui demande justement quelqu'un pour l'éducation de son fils. Je vais lui écrire dès demain, et je vous réponds que, sur ma recommandation, il prendra l'abbé Bardot.

Tout étant ainsi arrangé, Théodore

suit le prieur, qui l'emmène chez lui ; et la marquise seule avec Césarine s'entretient quelques momens de l'étrange avanture que le chevalier vient de leur apprendre.

Le commandeur revient : Ma belle cousine, dit-il, tout va à merveille à Eutreval : on n'y reconnaît déjà plus rien ; ce sont des ruines, des décombres par-tout ; c'est vraiment charmant. Mais, dites-moi, vous avez dû voir ici mon neveu ? Perraud m'a dit qu'il était venu lui redemander Césarine, et qu'on l'avait envoyé chez vous. Perraud soutient toujours que le chevalier est un modèle de vertus ! et Perraud en a lui-même des vertus. Cela me confond, moi ; je n'y comprends plus rien : serait-il innocent des inculpations....

Très-innocent..... Tel est le cri que poussent ensemble la marquise et Césarine. La marquise se hâte de rendre à son

parent le récit que lui a fait Théodore : son esprit et son excellent cœur lui donnent de l'éloquence ; elle mêle à ce récit des réflexions favorables au chevalier, et le rend si intéressant, si touchant, que le vieux commandeur laisse tomber quelques larmes de ses yeux. A la fin, il s'écrie : Cela serait-il possible ! Grand dieu ! quelle générosité ! quelle délicatesse ! Je savais bien, moi, que le fils de ma sœur, d'une femme que j'ai adorée, ne pourrait pas être coupable de.... Ah, mon dieu ! et où est-il cet homme si fidèle, si estimable ? — Chez monsieur le prieur. — Demain je veux le voir, lui rendre toute ma tendresse, sa femme et sa jolie fille Louise. Qui m'aurait dit que cette petite Louise !.... Ah, mon grand benêt de Paul, j'en suis fâché ; mais elle ne sera pas pour vous.

La marquise se trouble : Ne lui dites pas cela, commandeur, à ce pauvre

Paul. Vous savez qu'il pleure facilement; vous le verriez pleurer bien davantage! — Allons donc, un sot de cette espèce, un rustre, un manant, oserait lever les yeux sur ma petite nièce, sur la fille du chevalier de Verceil, capitaine de dragons, héritier de tous mes biens!....

La marquise cherche à se remettre et s'efforce de sourire : A présent, mon vieil ami, vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas, que j'aie refusé l'offre de vos biens? Que penseriez-vous de moi si j'avais accepté le don de toute votre fortune? C'eût été bien pis si vous eussiez eu la facilité de vous marier; vous m'auriez persécutée... — Que voulez-vous, marquise, l'amitié que j'ai pour vous m'égarait, je l'avoue. J'aurais fait la même sottise que la vieille madame Marville; j'aurais déshérité mon neveu sans qu'il l'eût mérité. Au surplus, si cela était fait, ce serait bien sa faute : pourquoi toutes ces allées, ces venues?

pourquoi ne m'a-t-il pas confié tout cela dès l'origine ? Il a bien peu d'estime pour moi. J'aurais certainement approuvé un trait si rare d'amour et de dévouement ! — Non, commandeur, vous ne l'auriez peut-être pas approuvé, ou vous lui auriez suscité des entraves ; allons, convenez-en : aujourd'hui tout est réparé, et sans doute vous permettez qu'il épouse mademoiselle ? — Dès demain s'il le veut. — Ah, mon ami ! — Ah, monsieur ! ...

La marquise jouit encore de voir des heureux autour d'elle. Le lendemain le chevalier vient confirmer à son oncle la vérité du rapport qu'on lui a fait. Il lui montre des lettres de M. de Marville, qui le remercie de ses procédés généreux, et lui donne son consentement à son mariage avec sa fille. Le commandeur est au comble de la joie : il serre son neveu dans ses bras, et le jour est pris à l'instant même pour la cérémonie nuptiale.

que doit célébrer le pasteur dans la chapelle même du château de Valbonne. Cette fois ce ne sera pas l'abbé Bardot qui mariera Théodore. L'abbé Bardot a reçu son ancien élève sans étonnement, comme sans plaisir. On lui a signifié que sa présence devenait inutile, et Théodore lui a remis une lettre pour aller se présenter chez le colonel, où il doit trouver une place. Cela ne fait pas du tout le compte de l'abbé Bardot. Habitué à la paresse, enclin à la gourmandise, à tous les défauts, il préférerait rester à ne rien faire chez madame de Balbonne ; mais point du tout, on l'y trouve de trop ; et la place qu'on lui offre n'est qu'un prétexte adroit pour le chasser : il le sait, il en est furieux, et jure de se venger et de rester. Pour cela rien ne coûtera au saint homme : mensonges, médisance, calomnie, il emploiera tout, et la première chose qu'il fera sera de tâcher

de pénétrer les secrets de la marquise, afin la noircir ensuite aux yeux de ses amis.

Pour commencer son projet de tout brouiller, il court à la ferme, et demande Louise. Louise est dans le jardin à travailler avec Paul, son ami. L'Abbé Bardot va la rejoindre, et veut, dit-il, lui parler en particulier. Louise n'a point de secret pour Paul ; elle prie l'abbé Bardot de s'expliquer devant lui. Cela est égal au cafard ; il est bien aise au contraire de percer le cœur de deux amans et de jouir de leur douleur.

« Louise, dit-il en prenant la main de la jeune personne, et toi Paul, que je vous plains tous deux ! Hélas ! faut-il que mon zèle et mon amitié pour vous me forcent à vous apprendre le malheur cruel qui va vous séparer pour jamais ! — Nous séparer ! »

Tel est le cri des deux amans ; Paul

sur-tout frémit dans la crainte que l'abbé Bardot n'ait pénétré le mystère de la marquise. L'abbé Bardot continue. Louise, le sort vient enfin de fixer votre destinée, d'éclaircir le secret de votre naissance.... l'état qui vous attend dans le monde va devenir brillant pour vous; mais qu'est-ce que c'est que la grandeur et la fortune sans l'ami que notre cœur a choisi?.. — Qu'entends-je! Ah, parlez, M. l'abbé! — Louise, vous n'êtes point une orpheline, fille de pauvres ouvriers, comme vous vous l'imaginez.... Vous êtes la fille de monsieur le chevalier de Verceil, le propre neveu de monsieur le commandeur de Waroménil. — Mon dieu! que dites-vous là! cela serait-il vrai? — Très-vrai; votre mère est une demoiselle de condition fort riche aussi, et qui va sous quelques jours épouser votre père et légitimer votre naissance. — Moi, fille de gens de condition! ah, Paul!...

Paul est resté anéanti : il n'a pas la force de prononcer une seule parole : il est pâle, inanimé, et regarde fixement Louise, qui, au lieu d'être atterrée à son tour, comme l'abbé Bardot l'avait supposé, sourit, et semble remercier le ciel du bonheur qu'il lui envoie. — Paul, dit-elle à son ami, que cette nouvelle est heureuse pour nous ! Nous serons donc époux ; car je ne veux pas d'autre mari que toi ; et monsieur le commandeur, monsieur le chevalier, madame la marquise, tout ce monde-là est trop bon, trop humain pour te refuser à mes vœux. —Quoi ! Louise, dit l'abbé Bardot, vous pensez.... — Oui, M. l'abbé, oh oui, j'en suis sûre. Quand mon père et ma mère m'auront bien embrassée, je leur dirai : Voilà Paul à présent ; il fut le compagnon de mon enfance, l'ami de mon cœur ; il faut que vous me le donniez pour mari. Sans cela je refuse tous

vos biens, toute votre condition, moi, et je retourne aux champs vivre auprès de mon ami. — Vous leur direz cela, Louise? —Sûrement, M. l'abbé; et pourquoi pas? m'ont-ils élevée dans leur grandeur? m'ont-ils défendu d'aimer? mon cœur n'a-t-il pas toujours été mon bien? Je l'ai donné; eh bien tant pis, il m'est impossible de le reprendre; et s'ils ne veulent pas m'écouter, s'ils veulent me marier à quelque marquis, à quelque grand seigneur comme eux, je refuserai tout net, et je reviendrai ici. — Ha ha! mais voilà un petit projet qui serait tout-à-fait gentil, s'il était exécutable! Paul, qu'en dis-tu, toi qui restes là rêveur et comme muet?

Paul s'efforce de répondre, et ne peut que dire: Mademoiselle Louise, fille d'un chevalier... et moi, moi!... —Et toi, toi, continue l'abbé Bardot, tu es un simple paysan, on sait bien cela; ce-

mais, il pâlit encore, monsieur Paul ! il va perdre connaissance : ô mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi donc se chagrine-t-il comme cela?....

Paul est en effet presque privé de l'usage de ses sens.... La marquise, qu'on lui dit sensible, qui serait si bonne mère !.... Il sait, lui, comment elle est mère, cette femme qui ne veut pas l'avouer pour son fils. Louise a touché là une corde bien délicate pour son cœur. Il va cependant reprendre sa fermeté, son courage, dont il a bien besoin, le pauvre Paul, lorsque le vieil Auxerre se présente, accompagné de Nicolie. Auxerre est très-étonné de trouver là l'abbé Bardot, qui paraît embarrassé. —Vous ici, monsieur l'abbé, lui dit Auxerre ? — Oui, mon ami, c'est moi.... Le desir d'apprendre une bonne nouvelle à Louise, m'a fait vous devancer pour jouir du plaisir de sa surprise. —Vous lui avez dit... —Qu'elle

est la fille du chevalier et de mademoiselle de Marville.

Auxerre, fort surpris, regarde Nicolie, qui hausse les épaules comme pour dire: Que cet homme est insupportable! Et Louise s'empresse de dire: Oui, monsieur Auxerre, je sais que j'ai un bon père, une bonne mère, qui sont bien riches, bien nobles. J'en suis enchantée, moi; mais cela fait de la peine à monsieur Paul, parce qu'il dit qu'on ne nous mariera pas ensemble.

Louise est fâchée d'en avoir trop dit; elle rougit.... — C'est-à-dire, réplique Auxerre, que vous vous aimez? — Oui, nous... nous aimons, monsieur Auxerre... Est-ce que vous ne vous étiez pas encore aperçu de cela? Pardi, c'est bien visible, pourtant. — Vraiment, je crois m'en être douté.... Vous vous aimez, bons jeunes gens? Et Paul.... ce pauvre Paul, je le vois là.... cette nouvelle l'a accablé....

Qui vous avait prié, monsieur Bardot, de venir annoncer ici, de prévenir le vœu de mes maîtres?.... — Je vous ai déjà dit que c'était le zèle, l'amitié.... — Parbleu, vous êtes bien officieux... Vous avez porté la mort dans le cœur de ce jeune homme..... Paul! mon pauvre Paul! mon ami! remets-toi, console-toi; le sort ne sera peut-être pas toujours injuste, toujours cruel envers toi... Il ne m'écoute pas! Paul? — Monsieur Auxerre? — Ah, il me répond! Mais comme ses yeux sont chargés de larmes! comme son cœur palpite!... Mon bon Paul, viens me voir, oui, viens me voir tantôt, je te consolerai, je te.... consolerai! Tu me le promets? — Oui, j'aurai.... cet honneur-là, monsieur Auxerre. — Pour le moment, je vais t'enlever Louise: j'ai ordre de la conduire au château sur-le-champ. — Elle va me quitter? — Tu la reverras. Monsieur le chevalier et son amante bru-

lent du desir d'embrasser leur enfant. Ils m'envoient exprès avec une voiture pour la leur amener. Venez, Louise; et toi, Paul, n'oublie pas la promesse que tu m'as faite?

Louise ne peut se résoudre à se séparer de Paul, qui verse des larmes, et qui presse contre son cœur l'objet de son amour, comme pour s'opposer à ce qu'on le lui arrache. Nicolie, Auxerre, et l'abbé Bardot lui-même, emploient tous leurs efforts pour faire entendre raison à ces jeunes gens, qui cèdent enfin. Louise, sur-tout, est parfaitement décidée : elle quitte Paul, en lui disant : Si vous faites l'enfant, monsieur Paul, je ne reviendrai plus; mais je vous promets de revenir, entendez-vous ça? et que je ne voie pas de traces de larmes à mon retour; que je n'entende plus ces gros soupirs, qui me font une peine!... Je ne suis pas plus forte que vous, mais je suis plus sûre de

notre bonheur.... Je ferai pour cela.... Vous verrez, vous verrez, monsieur Paul, qu'un jour nous serons heureux, mari et femme ; oh ! bien heureux !....

Louise prend le bras d'Auxerre. Paul la suit en se soutenant sur la bonne Nicolie ; car il est extrêmement faible. Louise embrasse, dans la ferme, le respectable Marcian, qui a tout appris d'Auxerre, et ce dernier place Louise dans sa chaise de poste, au grand regret de Paul, qui tombe privé de sentiment, comme si un funeste pressentiment l'avertissait que c'était là le commencement de plus grands malheurs.

Cependant Nicolie et Marcian s'empressent de le rappeler à la vie : mais Paul ne revoit le jour que pour maudire. Comme il est balotté en effet par le sort ! comme les événemens se multiplient pour briser son cœur ! Il n'y a qu'un moment qu'il était d'une trop

haute naissance pour aspirer à la main de Louise : à présent, c'est lui qui n'est plus digne de cette main qu'on destine sans doute à un jeune seigneur avoué de sa famille. Louise a un père, une mère qui vont la chérir, l'accabler de leur tendresse, et se réunir pour sa félicité! Paul a une mère, mais cette mère rougit de l'existence de son fils; elle a juré de ne jamais lui donner ce doux nom. Il n'y avait qu'un seul obstacle à son union avec Louise; maintenant il en existe deux puissans, insurmontables !. . . . Quelle doit être la douleur de ce pauvre Paul !....

Le bon Marcian et Nicolie emploient toute leur éloquence à le consoler : ils n'y parviennent pas, et Paul s'enferme dans une pièce isolée, pour se livrer à toute l'amertume de ses réflexions.

Pendant qu'il gémit, qu'il pleure (ou

l'accuse de pleurer sans cesse, en a-t-il sujet ?) Louise arrive au château, où toute la compagnie est réunie dans le salon. L'abbé Bardot a suivi la chaise de poste en courant, et pour arriver en même tems qu'Auxerre, afin de prévenir son rapport. C'est donc l'abbé Bardot qui entre le premier. —On vous l'amène, dit-il au chevalier et à Césarine. Oui, avant que vous envoyassiez la chercher, j'avais pris soin de la prévenir, pour éviter que l'excès de sa surprise lui fît trop de mal devant vous; elle sait tout, et la voilà.

Louise entre confuse: elle porte ses regards sur toutes les personnes de la société, et a l'air de dire à chacune: Est-ce vous qui êtes mon père ?.... Cependant elle connaît le commandeur, la marquise; mais, voyant à leurs côtés deux étrangers, elle les fixe plus particulièrement, et son jeune cœur bat. Approchez,

Louise, lui dit le chevalier, et reconnaissez en moi l'auteur de vos jours; cette dame est votre mère.

Louise salue avec timidité : la marquise cherche à la raffermir. Viens dans mes bras, ma Louise, lui dit-elle, et pardonne l'état simple et trop modeste dans lequel je t'ai élevée; j'ignorais ta naissance. — Et moi aussi, vraiment, interrompt le commandeur; sans cela, je n'aurais pas fait de toi, ma nièce, une pauvre fille des champs. Mais à présent, tout cela va changer, et j'espère que tu prendras les vêtemens, le ton et les manières qui conviennent à ton nouvel état.

La marquise embrasse Louise, et la jette dans les bras de sa mère, qui ne peut se lasser de la presser contre son cœur. Enfin, s'écrie cette bonne mère, après tant de chagrins et de persécutions, il m'est donc rendu cet enfant chéri dont

j'ai toujours soupçonné l'existence, mais sur laquelle Théodore m'avait fait un secret que, connaissant son cœur, je devais respecter! La voilà ta fille, mon cher Théodore, et j'ai aujourd'hui la récompense de ma confiance en toi, puisque je puis nommer tout haut ma Louise et mon époux. Mais parle-nous donc, ma petite Louise; tu ne nous dis rien! Est-ce que tu serais fâchée d'avoir trouvé en nous de bons parens? — Bien au contraire, répond Louise d'un air embarrassé; oh! bien au contraire, madame... ma mère!....

Auxerre lui avait recommandé en route de ne point parler encore de Paul; il l'avait assurée qu'il lui indiquerait lui-même le moment favorable et prochain où elle pourrait déclarer son amour pour ce jeune homme; mais ce n'était pas, lui avait-il dit, dans les premiers momens qu'elle devait le faire. Louise, docile à cette le-

çon, gardait le silence sur ce point, et c'était là particulièrement ce qui la faisait souffrir. Elle ne prononça donc pas même le nom de Paul, et s'efforça de rendre aux auteurs de ses jours les tendres caresses qu'ils lui prodiguèrent. On parvint à vaincre un peu sa timidité, et il fut décidé, à son grand mécontentement, qu'on la garderait au château, qu'elle ne retournerait plus à la ferme. Elle pensa qu'elle ne reverrait plus Paul aussi facilement; elle se peignit le désespoir de cet infortuné, et peu s'en fallut que ses larmes ne coulassent dans un si doux moment.

Un cœur pur, simple et naïf, qu'on retire soudain d'un état obscur pour l'entourer de tout l'éclat de la grandeur, est plus étourdi que charmé : il ne peut se rendre compte de ses émotions, et il est souvent tenté de regretter l'humble condition qu'il quitte. C'est ainsi que Louise

sentait sans pouvoir exprimer ce qu'elle éprouvait.

On lui fit fête toute la journée; et la marquise l'ayant fait entrer chez elle, et remise aux soins de sa femme-de-chambre, Louise parut le soir au salon avec les ajustemens convenables à son nouvel état, et toujours fort jolie, quoique portant ses ajustemens d'un air gauche et emprunté.

Pendant qu'on la pare, qu'on l'embrasse, qu'on lui prodigue de nouveau mille soins, Paul ne la voyant pas revenir, et fidèle à la promesse qu'il a faite au bon Auxerre d'aller le voir en secret, le pauvre Paul se rend au château, et attend un moment, dans la chambre d'Auxerre, que cet homme sensible, qu'on occupe en bas, puisse lui donner audience. Il paraît enfin. Ah! te voilà, Paul? Eh bien! es-tu plus raisonnable que ce matin? —Plus raisonnable? Oh,

oui, je le suis davantage; car je regrette plus que jamais le bien qu'on m'enlève, quoique depuis.... long-tems j'avais perdu l'espoir de le posséder. —Tu avais perdu l'espoir de le posséder? Soupçonnais-tu que Louise fût d'une naissance différente de la tienne? —Oui.... oui, je le croyais. —Sur quel soupçon? —Ce n'était point un soupçon. —Un pressentiment donc? —Oui, un pressentiment, un funeste pressentiment. Monsieur Auxerre, vous qui paraissez nous connaître tous si bien, oui.... si bien! dites-moi, présumez-vous qu'un jour je puisse posséder la main de Louise?

Paul, en faisant cette question, fixe Auxerre, qui reste un moment interdit, et prend enfin la parole: Qu'entends-tu, Paul, par ces expressions, Je parais vous connaître tous si bien, si bien, dis-tu? —Oui.... je veux dire que depuis long-tems que vous êtes au service de madame,

de ma bienfaitrice, vous connaissez bien son cœur, celui de monsieur le commandeur, le mien.... Vous pouvez dire enfin si nos maîtres sont exempts de préjugés, s'ils sont capables d'unir la fille de monsieur le chevalier au pauvre Paul. —Est-ce bien là ce que tu as voulu dire? —Eh quoi, mon Dieu, quelle autre chose aurais-je pu exprimer!... Monsieur Auxerre, est-ce qu'il y aurait quelque mystère encore qui.... me concernerait? —Aucun, Paul, aucun; mais, pour répondre à ta question.... Paul, je vais percer ton cœur. Jamais, non jamais, et c'est mon expérience qui me donne cette cruelle certitude.... je t'assure que jamais on ne consentira à ce que tu deviennes l'époux de Louise. — Vous.... croyez?

Le jeune homme reste muet de saisissement. Auxerre lui répond : Je puis te l'attester.... Ta naissance, mon ami.... Considère quelle distance!.... Ta nais-

sance seule s'y oppose.... Et quand le ciel ferait un miracle pour toi, quand, de même qu'à Louise, il te donnerait par la suite, pour parens, une... des gens de condition, cela ne t'avancerait pas davantage, mon ami; tu n'en serais pas moins rejeté, méprisé même par la famille de monsieur le commandeur. — Rejeté, méprisé! — Oui, Paul; c'est à regret que je t'assure cette cruelle vérité; mais je le dois pour ton bonheur; il le faut, pour que tu aies le courage de réprimer une passion désormais sans espoir. Paul, tu es un homme, tu dois avoir du caractère; apprends de bonne heure à dompter tes passions. De la fermeté, mon ami; tu peux... espérer..... un autre genre de.... félicité. Tout homme qui a des mœurs, du zèle et l'amour du travail, peut un jour être... distingué dans la société... Quelque espoir de fortune peut luire à ses regards, dès l'aurore de sa vie... mais il faut qu'il s'a-

bandonne aveuglément aux avis de gens qui ont de l'âge, qui savent..., réfléchir pour lui.... Paul, tu ne me comprends pas, je le vois, et j'en suis charmé; car je ne puis t'en dire davantage; mais un jour tu saisiras le sens de ces paroles, et peut-être m'auras-tu quelque obligation de n'avoir pas éclairé davantage aujourd'hui ton cœur novice et sans détour. Prends donc courage, mon cher Paul... oublie Louise, il le faut! renonce aussi à la voir; ce qui te serait très-difficile, puisqu'elle reste désormais avec ses parens. — Elle.... reste avec ses parens? — Oui; ils vont même retourner tous à Paris, à ce que j'ai entendu dire. — O mon Dieu! — Tu le sens bien, plus d'espoir maintenant pour toi de la revoir, de lui parler comme autrefois. Il faut que tu oublies.... jusqu'aux familiarités que le même état et l'habitude d'être ensemble te permettaient de prendre avec cette

enfant. Tu ne dois plus que saluer avec respect mademoiselle de Verceil, qui n'est plus et ne sera jamais Louise pour toi. — Bien, monsieur Auxerre; poussez, continuez, tuez-moi à chaque mot que vous dites? — J'y suis forcé, Paul : oh! crois que j'y suis bien forcé! — Ainsi, le résultat de tout cela, c'est qu'on m'enlève Louise, c'est qu'on l'emmène à Paris, et qu'il me faut renoncer à elle, n'est-ce pas? — Je n'ai pas un mot à ajouter... — Adieu, monsieur Auxerre. — Où vas-tu? — Prendre mon parti... comme vous me le conseillez. — Vraiment, aurais-tu cette fermeté? — De la fermeté! oui, j'en ai, et vous en aurez des preuves. — Ah, tant mieux! Embrasse-moi, mon garçon? — Sans doute, je vous embrasse, et (*il ajoute entre ses dents*) pour long-tems!

Paul sort, et traverse le jardin; mais, dieux! quel objet s'offre à ses regards! C'est madame de Belbonne, qui, trop

distraite par la compagnie du château, se rend en secret à son triste pavillon, pour s'y livrer librement à ses réflexions. Elle aperçoit Paul, s'arrête et le considère avec intérêt. Paul, ému de ses regards, plus doux et plus tendres qu'à l'ordinaire, se précipite soudain à ses pieds, qu'il arrose de ses larmes.

Insensé! lui dit la marquise en cherchant à le relever, qu'as-tu? pourquoi ce désespoir? —Vous me le demandez, madame! — Eh, sans doute, je te le demande! Puis-je.... en savoir la cause? —On m'enlève Louise! —Ah! c'est cela! (*Elle se rassure.*) Eh bien, oui, on te l'enlève.

Elle dit ces mots machinalement, et comme pensant à toute autre chose. Paul continue : Je l'aimais tant! Je ne sais pas si madame s'était aperçue que nous nous aimions, Louise et moi. —Oui... je l'avais remarqué. —Et l'on nous sé-

pare pour jamais ! Auxerre dit que c'est pour jamais ? — Auxerre dit cela ? Il n'a que trop raison, Auxerre. Tu pleures toujours, mon cher Paul ?... Que tu es infortuné ! Le sort t'avait accablé déjà d'assez de malheurs ; fallait-il que la funeste passion de l'amour vînt ajouter à tes maux ? — Que madame est bonne ! Elle me console au moins, elle entre dans mes peines ! — Eh ! qui y entrera, si ce n'est moi.... moi qui t'aime, qui te protége, et qui ne t'ai pas abandonné jusqu'à présent ? — Jusqu'à présent ! mon Dieu ! est-ce que madame va abandonner Paul ? — Il le faudra, mon ami ; oui, il faudra que nous nous séparions. — Que nous nous séparions ! plutôt mourir. — Tu ne mourras point, Paul, tu vivras pour.... pour tes bienfaiteurs, le bon Marcian, Nicolie, tous tes amis. Et moi, moi !... je m'éloignerai pour toujours. — Pour toujours ! qu'entends-je !....

dites-moi, s'il vous plaît, du moins ayez la bonté de me dire si le roi a besoin d'un soldat courageux, prêt à mourir pour lui dans la guerre ? — Le chevalier sourit : Mon ami, le roi a toujours besoin de fidèles serviteurs : voudrais-tu être de ce nombre ? —Je n'ai dérangé monseigneur que pour cela. —Ah ! tu veux t'engager ? — O mon dieu oui, et tout de suite. — Ce projet... n'est-ce pas l'oisiveté, le libertinage qui te le suggèrent ? — Je ne suis ni oisif, ni libertin : je veux être soldat, voilà tout. — As-tu des parens ? — Ni père ni... mère. — Ton état ?... — Je suis garçon de ferme. — A quel endroit ? —Là-bas ; on la voit presque d'ici. — Ha, ha ! chez cet aveugle que.... — Justement, chez ce vieillard aveugle. — Et tu n'y es pas bien ? — Mal, monseigneur, oh, très-mal ! — N'y a-t-il pas sous jeu quelque désespoir d'amour ?... — Je veux servir, monseigneur, voilà

tout ce que je puis vous dire. — Mon ami, ordinairement ce n'est pas moi qui enrôle mes soldats; j'ai des sous-officiers pour cela; mais si tu le veux absolument, si tu as tant de vocation.... — J'en ai.... tant, que je ne puis attendre. — Mais, remets cette affaire-là à demain? tu auras réfléchi; et d'ailleurs je n'ai pas le tems dans ce moment-ci. — Tâchez de l'avoir, monseigneur, je vous en supplie, tâchez de l'avoir. — Il faut donc absolument.... — Oui, il faut que je sois soldat ce soir; sans quoi je pars demain, et je vais tout droit devant moi tant que terre me portera. — Tu n'as point fait de mauvaise action qui te porte?... — Dieu est témoin de la pureté de mon cœur et de mes actions. D'ailleurs, monseigneur pourra s'informer de moi? — Allons... tu es plus grand qu'il ne faut.... mais on pourra t'incorporer ailleurs. — Non, je ne veux pas être in...., comme dit mon-

écarté. —Adieu, mon ami... Pauvre garçon!... —Adieu, oh adieu, monsieur le chevalier!... ayez bien soin...—De qui?... —Adieu!... digne père de Louise!...

Paul a dit ces derniers mots tout bas, ensorte que le chevalier n'a entendu que le nom de Louise qui l'a frappé. Il voudrait interroger Paul; mais le jeune homme est déjà parti et bien loin. Paul marche avec précipitation; il ne sait plus ce qu'il est, ce qu'il pense, ni ce qu'il a fait. Il arrive ainsi à la ferme sans avoir pu fixer son esprit sur une seule idée: il se rappelle bientôt qu'il est soldat; et loin d'en être troublé, il prend son parti en homme qui a du caractère. Après avoir rempli quelques devoirs auprès du vieux Mathurin, qui, aveugle, ne peut s'apercevoir de l'altération de ses traits, Paul court chez le magister, et lui fait faire plusieurs petits écrits conçus en ces termes:

« *A monsieur le curé, dix louis pour les pauvres de sa paroisse, de la part de Paul.* »

« *A la bonne Nicolie, de la part de Paul, et pour la remercier des soins qu'elle a pris de ce pauvre orphelin, dix louis.* »

« *Au fidèle Auxerre, en reconnaissance des bons avis qu'il a bien voulu donner au malheureux Paul, cinq louis.* »

Le lecteur va demander ce que cela veut dire ; mais s'il veut bien se rappeler que son ami Paul a amassé vingt-cinq louis de ses épargnes et des bienfaits de la marquise, vingt-cinq louis qu'il destinait d'abord aux premiers soins de son ménage, lorsqu'il espérait épouser sa Louise ; le lecteur sensible verra avec attendrissement que Paul faisait la distribution de cette somme entre ceux de ses amis qu'il chérissait le plus..... Paul emporta ces trois petits bulletins, les étendit sur sa table dans sa petite cham-

Vous alliez l'abandonner, c'est lui qui vous abandonne, qui vous fuit pour jamais... Ah ! il eût été plus heureux s'il fût né d'une simple paysanne... (*Il prend et couvre de baisers le portrait de la marquise, que lui a donné le prieur.*) Adieu, mère insensible, vous n'entendrez plus jamais parler du malheureux Paul ! mais votre image chérie restera toute ma vie sur mon cœur ! ... Et vous, digne pasteur, qui reposez tandis que votre jeune ami est livré aux larmes, aux regrets ! ... a-t-il lieu de vous remercier de la funeste confidence que vous lui avez faite ? Il vivait tranquille, loin du trouble, de l'ambition, et vous lui apprenez qu'il est le fils de la grandeur, de la fortune, fils infortuné, ignoré, rejeté détesté sans doute ! Ah ! imprudent, que lui avez-vous appris ! ... Je vous quitte tous, hommes méchans et trompeurs que je voulais chérir, et qui repoussez ma ten-

dresse..... vous avez réussi à combler ma misère..., J'ai perdu ma liberté, j'ai renoncé à l'amour, à la nature; quel sacrifice pourriez-vous encore exiger de moi!...

Paul versa quelques larmes; et, livré à cet excès de misantropie dont je n'ai fait qu'annoblir les tristes expressions, il éloigna ses regards de la ferme, du château, du presbytère; et, tournant ses pas vers la route de Narbonne, il partit éclairé seulement par un faible crépuscule.

Paul? Paul? où es-tu donc? où est donc Paul? monsieur le demande?.... C'est Nicolie qui fait entendre ce cri dans toute la ferme. Elle cherche Paul; elle l'appelle en vain, il ne répond pas; il ne peut répondre, l'infortuné!... Il est sept heures cependant: Paul qui est si vigilant, serait-il encore livré au repos? Impossible! Nicolie court à son modeste logement. Il n'y est pas. Peut-être est-il allé au château, dans les champs... Mais

quelques papiers frappent les yeux de la bonne gouvernante; ses regards tombent justement sur celui qui la concerne : *A la bonne Nicolie, de la part de Paul, et pour la remercier des soins qu'elle a pris de ce pauvre orphelin, dix louis...* Dix louis? Ils y sont; tous en or. Paul la remercie! il remercie de même Auxerre, monsieur le curé, et leur fait également des cadeaux!... Des sommes si fortes? On sait bien qu'il les possédait; mais pourquoi s'en défait-il? Si c'était un simple mouvement de reconnaissance, une surprise seulement, il aurait fait lui-même ses générosités; il aurait joui des remerciemens de ses amis, et encore il ne se serait pas dépouillé entièrement de son petit trésor.... Pourquoi ce mystère? Serait-il parti?.... Mais pour quel motif? Ah! de désespoir de se voir privé pour jamais de Louise : c'est cela!

Nicolie, frappée comme d'un trait de

lumière, court faire part au vieux Marcian de ses soupçons. Le fermier, qui était attaché à ce jeune homme, ne peut concevoir cet excès d'égarement. Il présume que Paul est absent pour quelques heures; que, curieux de prouver sa reconnaissance à ceux qui lui ont témoigné de l'attachement, il a voulu leur épargner un refus, et les forcer, par un éloignement momentané, à accepter ses offres. Marcian connaît l'amour cependant; il sait que cette fatale passion, qui autrefois l'a égaré lui-même, peut avoir fait faire à Paul la folie de s'expatrier; et, pour vérifier si Paul a été vu dans les environs, il envoie sur-le-champ Nicolie pour s'en informer au château, par-tout.

Nicolie part désespérée; car cette excellente femme a vu naître Paul, et elle a ses raisons pour s'intéresser à ce jeune homme. Elle arrive, fondant en larmes, et demande d'abord Auxerre, à qui elle

fait part de l'événement arrivé à la ferme. Auxerre, qui, la veille, a cherché à consoler Paul, ne peut pas concevoir que cet infortuné se soit éloigné sans l'avoir consulté, lui, ou le prieur. Avant de porter à la marquise un coup qui lui serait bien sensible, il vole chez monsieur Rendu, qui, n'ayant point vu le jeune homme, reste tout aussi étonné qu'Auxerre, et revient avec lui au château. Les maîtres y étaient à déjeûner déjà. Nicolie, désolée, ne sachant ce qu'elle disait ni ce qu'elle faisait, n'avait pas attendu le retour d'Auxerre; elle était entrée dans la salle de réunion. Qu'avez-vous, ma bonne, lui avait demandé la marquise; vous paraissez bien émue? — Madame, ô mon Dieu! qui ne le serait pas? Nous ne savons ce qu'est devenu le pauvre Paul. — Paul! — Il est parti, madame; il nous a quittés, il n'y a pas de doute. —Paul vous aurait quittés? —Madame,

il

il n'est plus à la ferme, et certains papiers laissés sur sa table... —Des papiers, dites-vous ?

La marquise pâlit.... Le chevalier de Verceil prend la parole, et interroge Nicolie : Que parlez-vous, bonne femme, d'un nommé Paul, qui est parti, qui a laissé des papiers ? Ne demeurait-il pas à la ferme de ce bon vieillard aveugle, qu'on voit là-bas ? — Justement, monsieur. —Et quel intérêt peut mettre madame à ce jeune homme ? —Oui, demande aussi le commandeur, qu'importe à ma belle parente....

Nicolie interrompt à son tour : Monsieur le chevalier, pardon ; auriez-vous connu Paul ? sauriez-vous ?.... — C'est un grand garçon, très-bien de figure, n'est-ce pas ? — C'est lui-même. — Eh bien, je l'ai engagé hier soir ; il est mon soldat.

Soldat ! tel est le cri que poussent en-

semble la marquise et Nicolie. La marquise, atterrée de ce coup, tombe sans connaissance sur son siége. Le chevalier ne comprend rien à cet effroi général, et le commandeur s'écrie : Là, voyez donc, voilà encore ma chère Pauline.... Mais est-elle donc folle ? Quoi ! pour un grand benêt qui n'a ni bouche ni éperons, qui ne sait que pleurer, elle se trouve mal ? Que diable tout cela veut-il dire ? Il y a ici des mystères.... Mais, Nicolie, secourez donc madame, appelez donc ses femmes : allons-nous la laisser mourir là ?

Pendant qu'on s'empresse autour de la marquise, Louise verse à son tour des torrens de larmes : elle s'écrie : Je le savais bien, je m'en doutais bien, moi : pauvre Paul ! pauvre Paul !

Le chevalier est plus surpris encore : Césarine, qui ne conçoit rien à la douleur de sa fille, lui prodigue tous ses soins ; et la marquise, de son côté, reprend ses

sens. Monsieur, dit cette femme intéressante au chevalier, monsieur, que m'avez-vous dit? Paul est votre soldat? vous l'avez engagé dans votre régiment? — Il est trop vrai, madame, et si j'avais pu soupçonner que ce jeune homme vous intéressât à ce point, je me serais bien gardé.... — Et pourquoi, grand Dieu! Vous a-t-il dit pourquoi il prenait ce parti violent? — Il ma l'a caché : je l'ai pourtant bien questionné.... Il paraissait triste, soucieux; moi, j'ai attribué sa résolution à un désespoir.... — A un.... désespoir? — D'amour. — D'amour! oh oui, il n'y a que cela; il n'y a que ce motif. Paul soldat!... Et où est-il à présent, ce malheureux? — Ma foi, sur la route de Toulouse... Je lui ai ordonné de partir ce matin; il aura suivi mes ordres. — Monsieur, ah, monsieur!.... (*Elle se lève et court au chevalier qui se lève aussi*) si vous avez quelqu'attachement pour

moi ; si j'ai pu vous inspirer quelque estime, quelque desir de m'obliger, rendez-moi, oh ! rendez-moi ce jeune homme, qui seul peut.... Que je.... (*Elle cherche à se remettre*) que j'ai élevé presque, auquel je m'intéresse beaucoup, oh ! beaucoup. —Ce n'est pas la première fois, dit d'un air très-sérieux le commandeur, que je m'aperçois, Pauline, de votre extrême affection pour ce grand sot.

Ce peu de mots rend à la marquise toute sa raison : elle craint qu'on ne devine son secret, et elle répond avec le plus grand sang-froid : Qu'en pourriez-vous conclure, commandeur ? ne savez-vous pas que j'aime, que j'estime tout ce qui est bon, pur, vertueux ? Paul est un modèle de perfections, suivant son état et son,... éducation. Il est respectueux, soumis, reconnaissant ; il a le plus grand soin de son maître infirme, et il est bien-

faisant !.... Voyez seulement cette distribution qu'il a faite de son petit trésor ! N'est-ce pas là le fait d'une ame bien rare, dans ce siècle-ci ?.... En vérité, une femme est bien malheureuse, si elle ne peut s'attacher à un être quelconque sans qu'elle soit obligée de justifier les sentimens de son cœur ! — Calmez-vous, ma chère Pauline : vous auriez très mal interprété ce que j'ai voulu dire, si vous pensiez....

Ici le vieillard est interrompu par l'arrivée du prieur et d'Auxerre. Le prieur s'écrie en entrant : Qu'ai-je appris ? Paul est parti ? on ne sait ce qu'il est devenu ? — On le sait maintenant, répond la marquise ; il est soldat.

Et ses larmes commencent à couler en abondance. Elle s'adresse de nouveau au chevalier : Monsieur, monsieur ! chaque instant que nous perdons l'éloigne de nous ! Des monceaux d'or, si vous l'exi-

giez, payeraient sur-le-champ sa rançon. — Vous vous moquez de moi, marquise! sa rançon; elle dépend de moi, et vous l'aurez.... Mais avant tout, pourrais-je savoir quels rapports excitent aussi le sombre chagrin de ma fille?

La marquise se tait; c'est le prieur qui prend la parole : Eh, monsieur le chevalier, ne les devinez-vous pas? Paul et Louise, élevés ensemble, ils s'aimaient; oui, monsieur, ils s'adoraient, ces jeunes gens. Et tandis que l'éclat d'une naissance distinguée vous a rendu Louise, Paul, désespéré, a pris le parti de vous abandonner sa liberté. — Ils s'aimaient!....

Le chevalier et Césarine se regardent un moment. Le chevalier rompt le premier le silence : .... Ils s'aiment!.... Cruelle passion!.... Faut-il que tout m'impose le devoir de la traverser?.... Mais il n'importe. Le principal pour le

moment est de vous rendre le jeune homme, et je cours sur ses traces.

Louise se jette dans les bras de la marquise, qui ne peut que s'écrier : Théodore ! ah ! quel service important !... Volez en grace, ramenez-le-moi ! je meurs, oui, je vais mourir en attendant votre retour.

Le chevalier monte à cheval, et part comme un trait. La marquise demande à être seule avec le prieur, et, tandis que le commandeur et Césarine forment sur ce singulier événement mille conjectures plus vagues les unes que les autres, madame de Belbonne s'enferme avec monsieur Rendu dans son cabinet, où tous deux s'entretiennent de Paul, de ses bonnes qualités, et de la fatalité qui poursuit cet infortuné, auquel, malgré son désespoir, la marquise sent qu'elle n'aura jamais la force de se découvrir.

Pendant ce tems, l'abbé Bardot, té-

moin enchanté de cette scène touchante, car il ne demande pas mieux que de voir du trouble au château, prend à son tour le meilleur cheval de l'écurie, dans l'intention d'atteindre Paul le premier, et de le détourner de revenir à la ferme. Vous sentez bien, lecteur, qu'on n'a pas pour monsieur l'abbé Bardot tous les égards qu'il croit mériter, qu'on le bannit du château, en lui donnant une place il est vrai, mais qui l'occupera, tandis qu'il aimerait beaucoup mieux boire, manger, dormir et ne rien faire. C'en est assez pour exciter sa haine contre tout le monde. Eh! combien voyons-nous, dans la société, de gens qui font le mal parce qu'on a blessé seulement une fois leur amour-propre!

L'abbé Bardot donc court à franc étrier, prend un chemin de traverse pour ne pas rencontrer le chevalier, qui suit la grande route; et l'apercevant de loin derrière lui, qui semble méditer en courant et se li-

vrer à ses réflexions, il pique plus fort son coursier, afin de le gagner de vîtesse.

Un peu après Fitou, sur la route de Sijean, l'abbé Bardot découvre un voyageur à pied qui arpente et semble avoir des bottes de sept lieues, tant il fait de chemin. L'abbé Bardot le reconnaît : c'est Paul, qui, les bras pendans, tantôt levant les yeux au ciel, tantôt les baissant sur la terre, paraît être violemment agité. Quelle heureuse rencontre pour le méchant Bardot ! Il l'appelle de loin : Paul ? Paul ?.....

Paul ne répond pas, et ne se retourne même pas. Il est trop occupé de ses tristes réflexions pour être distrait ; et la foudre tomberait à ses pieds, qu'à peine il s'en apercevrait. L'abbé Bardot prend le parti de lui barrer le chemin. Il l'appelle de nouveau : Paul ? Paul ?

Pour cette fois, Paul lève les yeux ; et reconnaissant un des commensaux du

château, il frémit et change de couleur. Paul, lui dit l'abbé Bardot, entrons vîte dans cette chaumière que voilà sur la gauche; j'ai les choses les plus importantes à te dire. — Monsieur... pardon; permettez que... — Non, tu ne continueras point ta route que tu ne m'aies écouté. Entrons, te dis-je, je le veux; et je n'agis que d'après le vœu de madame la marquise. — De madame la marquise.... Oh, voyons, monsieur; qu'avez-vous à me dire de la part de cette.... dame respectable?

L'abbé Bardot descend de son cheval, le conduit au pas, et prend Paul par la main; il l'introduit dans la chaumière, où un bon agriculteur hospitalier les laisse seuls un moment.

Qu'as-tu fait, Paul? quelle extravagance! dit l'abbé Bardot. Comment! tu t'es engagé? — Est-ce qu'on sait cela au château? — Si on le sait!.... Tout le

monde est dans la douleur.... Je veux dire que tout le monde partage la douleur de Louise. — Mademoiselle Louise ! Comment ! elle a la bonté de me regretter ? — Elle pleure, elle gémit, elle est dans un état bien triste, la pauvre enfant ! — O mon Dieu !.... j'en étais trop sûr ; je savais bien que je lui causerais tant de chagrin.... Et.... madame ? — Madame aussi... Oh ! madame est très-affectée. Elle t'appelle ingrat ; elle ne peut pas concevoir que tu aies abandonné ton maître, après toutes les bontés qu'elle et le vieux Marcian ont eues pour toi. — Comment ! madame est fâchée ? — Très-fâchée ! Et dans le fait, a-t-elle tort ? Quitter ses bienfaiteurs, se faire soldat ; ce sont des petits tours qu'on pardonne difficilement aux jeunes gens ; cela n'annonce jamais un bon cœur ; moi, je te le dis franchement. — O monsieur ! que vous me connaissez mal !.... moi, man-

quer de reconnaissance ! moi, me voir accusé d'ingratitude !... et madame, madame qui le croit ! — Certainement, elle le croit, et tout le monde avec elle. — Il ne me manquait plus que la certitude de ce malheur. — Cependant, comme elle est bonne, trop bonne même, elle a prié monsieur le chevalier de te rendre ta liberté, et monsieur le chevalier est maintenant sur la route à ta poursuite. Je suis venu, moi, à son insçu, afin de te prévenir de la conduite que tu dois maintenant observer à la ferme, au château, si tu reviens à Belbonne. — Moi y retourner ! jamais, jamais. Madame me croit léger, inconsidéré, ingrat sur-tout, oh, ingrat ! voilà ce qui me fait le plus de peine. — Elle a pleuré pourtant, oui, elle a eu la faiblesse de verser une larme ou deux ; mais monsieur le commandeur s'est hâté de la consoler, en lui disant qu'elle avait bien tort de prendre tant

d'intérêt à un grand sot comme toi ; ce sont ses expressions, je te les rends avec la franchise dont je me pique toujours ; car je t'aime, moi. —Vous êtes bien bon, monsieur.... Et madame a pleuré ? —Un peu, et sans doute parce qu'elle voyait pleurer Louise : les femmes !.... —Elle a pleuré ! j'ai donc une larme de ma.... de madame ? —Oui ; t'en voilà tout fier ! avec tout cela, te rendra-t-elle plus heureux, quoiqu'elle te chérisse tant on ne sait pourquoi ? —Non, oh, non ! jamais elle ne me rendra heureux. —Jamais ! Pour le chevalier, aussi-tôt qu'il a su que Louise et toi vous vous aimiez dès l'enfance, il a pris un air soucieux, et s'est écrié : Fatale passion ! je dois pourtant te traverser !.... Je ne sais, Paul, si tu entends bien ces expressions ? Il voulait dire qu'il ne pourrait pas consentir à marier mademoiselle sa fille à un pauvre paysan tel que toi. —Cela est impossible, mon-

sieur l'abbé, je l'ai senti, et c'est ce qui m'a déterminé à fuir. — Tu as eu tort néanmoins ; oh, je partage là-dessus l'opinion générale, tu as eu le plus grand tort d'agir en étourdi comme cela, et de prouver que tu n'as ni égards, ni reconnaissance pour ceux qui ont élevé ta jeunesse. On ne quitte pas ainsi les gens qui ont eu des bontés pour nous. — Vous avez raison, monsieur l'abbé ; mais puisque cela est fait, je ne reviendrai point sur mes pas. — Si, allons, si, il faut revenir. — Non, non, monsieur l'abbé. J'ai consacré ma liberté, ma vie à la patrie ; je lui dois compte maintenant de mon existence. — C'est un devoir noble et que j'admire. Sans doute l'état de soldat est beau ; on peut s'y avancer, sur-tout sous un chef comme monsieur le chevalier de Verceil, qui aurait des bontés pour toi ; mais, mon garçon, il vaut encore mieux être libre, travailler aux champs,

et servir un bon maître comme Marcian. Cela ne te mènera à rien, je le sais; mais tu seras plus tranquille. — Tranquille, privé de Louise! de... oui, de madame, qui ne daignera pas me.... me regarder. — Il est très-possible que madame t'en veuille beaucoup de ta petite escapade; mais elle reviendra, sois sûr qu'elle reviendra: nous lui parlerons tous pour toi. — Je suis bien sensible aux promesses de monsieur; mais mon parti est pris, il est inébranlable. Sans Louise ou sans.... le cœur de madame, je ne puis revoir les lieux où j'ai tant versé de larmes depuis... quelques jours! — Pour Louise, il faut y renoncer; jamais tu ne seras son époux, à moins que tu ne mettes ton retour à cette condition. Qui sait? le chevalier peut être philosophe, se moquer des préjugés, franchir l'énorme distance qui sépare sa fille d'un valet de ferme, et vous... unir... Je le désirerais bien; mais je n'o-

serais l'espérer. — Ni moi, monsieur l'abbé, oh ! je ne suis pas assez aveugle pour me flatter de cet espoir. — Et je crois que tu fais bien. Au surplus, tu vas rencontrer sans doute monsieur le chevalier : il va t'offrir de te rendre ta liberté, de casser ton engagement. Parle-lui de ton amour ; prie-le de te donner Louise ; proteste-lui que tu ne le suivras que sous cette promesse ; essaye en un mot de le fléchir ; cela pourra te réussir ; sur-tout si tu y mets de l'opiniâtreté et du feu. Il a juré à madame qu'il te ramènerait ; ne reviens que sûr d'obtenir l'objet de ton amour ?... Ce conseil, moi, je te le donne pour toi, pour ton bien ; tu en feras ce que tu voudras. — Oh ! je sens bien les bontés que vous avez pour moi, monsieur l'abbé ; mais jamais je n'aurai le courage de parler ainsi à un si grand seigneur. — Eh bien, voyons, suis-moi, que j'aie le plaisir de te présenter le pre-

mier à tous ceux qui s'intéressent à toi. — Monsieur, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que mon parti était pris.... je vous remercie bien de vos bons avis; mais je n'en suivrai pas moins mon projet. Je vous quitte, et je vais prendre des chemins détournés, pour éviter la rencontre de monsieur le chevalier. — Que fais-tu? — Mon devoir; celui que m'impose le malheur. — Si j'avais quelque droit sur toi, tu ne me quitterais pas ainsi. — Aucune autorité ne me fera renoncer à m'éloigner pour jamais de vos tristes contrées. — Paul !.... viens avec moi, mon ami? — Adieu, monsieur. — Je ne veux pas que tu partes. — Il le faut. — Au moins j'aurai employé tous les moyens possibles pour te retenir. — Ils auront tous échoué contre une résolution ferme, et que rien ne pourra changer. — Que dirai-je au château? — Dites, oh, dites bien, monsieur l'abbé, à madame la

marquise, que je n'oublierai jamais ses bienfaits, la protection dont elle m'a honoré; que j'aurai toujours pour elle le respect, le tendre attachement que je lui dois, et que j'adresserai, tous les matins, au bon Dieu, les vœux les plus ardens pour son bonheur. — Pauvre Paul! — Vous embrasserez bien Louise pour moi... Je veux dire que vous aurez la bonté de lui dire que jamais je ne cesserai de l'aimer; qu'en quelque lieu de la terre que je me trouve, son image sera sans cesse devant mes yeux, et que je mourrai plutôt garçon, si je ne puis parvenir à l'épouser. — Il faudra donc que je lui dise cela? — Je vous en supplie. Vous n'oublierez pas non plus d'assurer mon maître, madame Nicolie et monsieur le curé, de mon attachement éternel, et... Ah, mon Dieu! j'avais oublié cela. Vous passerez à la ferme; vous y prendrez le petit agneau blanc, vous savez bien, ce-

lui que mademoiselle Louise chérissait tant, et qu'elle menait par-tout avec un ruban ? eh bien, vous le conduirez à cette chère Louise, et vous lui direz : Voilà le dernier cadeau du pauvre Paul !... Il la reconnaîtra, l'agneau, il me rappellera souvent à son souvenir, par sa candeur et sa fidélité.

L'abbé Bardot n'écouta pas un mot de cette commission naïve et touchante. Il vit sur la grande route le chevalier qui pressait vivement son coursier. L'abbé craignait que Théodore ne tournât les yeux de son côté et ne vînt droit à la chaumière ; mais la crainte de ce méchant homme fut de courte durée. Il eut la satisfaction de voir le chevalier continuer sa route, ensorte que tout lui fit espérer que le cavalier serait bien loin en avant, tandis que Paul irait lentement à pied par des chemins détournés, ainsi qu'il le projetait. La joie brilla sur le front du

cafard, et, faisant encore quelques grimaces pour feindre de retenir le jeune homme, il lui prit la main, et lui dit : Paul, je n'oublierai rien de tout ce que tu m'as recommandé. Je suis désolé, mon ami, de repartir sans toi: ce n'était pas là la promesse que j'avais faite au château : tu le veux, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'empêcher de suivre ta route, va donc, pars, imprudent, méprise les conseils de l'amitié, cours vers le champ d'honneur qui t'appelle ; mais n'oublie jamais d'être vertueux, mon garçon, et pense sans cesse qu'il est là-haut un Dieu bienfaisant, mort pour nous sur la croix, et rémunérateur des bonnes, comme vengeur des mauvaises actions.... Pauvre Paul !.... Il m'arrache des larmes.

L'abbé tira son mouchoir, dont il fit semblant d'essuyer ses yeux ; et bien sûr d'avoir monté la tête du jeune homme, il ajouta : Tu rencontreras sans doute

M. le chevalier qui te cherche; je souhaite qu'il soit plus heureux que moi, et qu'il te ramène à ton maître et à madame, dont nous tâcherons de calmer la colère. Adieu, adieu, mon ami.

Paul, bon et confiant, serra la main du méchant... Il se disposait à partir; tous deux étaient déjà hors de la chaumière, lorsqu'ils virent revenir à eux le chevalier de Verceil, dont l'aspect et le retour inattendu firent pâlir l'abbé. Le chevalier, cherchant par-tout sur son chemin le jeune fugitif, présumant bien qu'il n'avait pu faire que quatre à cinq lieues depuis le matin, espérait le joindre aux environs de Fitou et de Sijean: il avait rencontré le laboureur qui venait de donner pour un moment l'hospitalité à Paul et à l'abbé; sur quelques questions, et sur-tout sur le signalement de Paul, le laboureur lui avait dit qu'il croyait avoir chez lui le jeune paysan qu'il cherchait,

et le chevalier était revenu sur ses pas. Aussi-tôt qu'il l'aperçut avec l'abbé Bardot, il fut surpris de trouver là ce dernier qu'il n'y attendait guères, et s'écria : Que faites-vous donc ici, l'abbé ?

L'abbé, confus, se hâta de répondre : Vous le voyez, mon cher élève ; témoin de la douleur qui règne au château, et persuadé que deux recherches valent mieux qu'une, je suis monté à cheval presque aussi-tôt que vous, et j'ai eu le bonheur de trouver le premier notre fuyard. J'employais toutes les ressources de mon éloquence pour le ramener. — Eh bien ? — Eh bien, monsieur, il est entêté comme un petit lutin ; il m'échappait au moment où, heureusement pour lui et pour moi, vous vous êtes offert à nos regards. — L'abbé, votre précipitation m'étonne, et le trouble où vous êtes me ferait croire que vous aviez d'autres projets. — Moi, monsieur le chevalier ? — Je vous con-

nais depuis long-tems, mon cher; je sais ce dont vous êtes capable. — Dieu de bonté ! pouvez-vous me juger si mal ! demandez à Paul ? N'est-ce pas, Paul, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour te faire entendre raison ?

Paul répond : Oui, oh oui, monseigneur, ce n'est pas la faute de monsieur l'abbé si je ne retourne pas à Belbonne ... — Si tu ne retournes pas à Belbonne ?... mais j'espère bien que tu vas m'y suivre ? — Monseigneur permettra que je lui dise... — Rien. J'ignorais, mon ami, que tu fusses si nécessaire au repos de madame la marquise : — Au repos de madame, interrompt l'abbé ? oui, je lui ai dit cela. — Je ne savais pas que mon aimable amie t'avait voué tant d'intérêt ; sans cela je ne t'aurais point écouté hier, je t'en réponds. — Monseigneur, il faut que je suive ma destinée. — Oui, certes, il le faut, et ta destinée est maintenant de

m'accompagner au château, d'y remercier madame, et de mériter ses bontés par un attachement inviolable, une soumission exacte à ses moindres ordres, et sur-tout en lui promettant bien de ne jamais faire la folie d'hier, à laquelle je me suis prêté sans en connaître les conséquences... Eh bien, Paul, tu restes là ? tu ne me réponds pas ?

L'abbé Bardot répond pour Paul, et dit à demi-voix : Vous ne savez pas, M. le chevalier, quel est le plus grand obstacle à son retour ? Il adore Louise, et il vient de m'assurer qu'il ne reviendra pas sans être sûr... —Paix, je vous impose silence, monsieur l'abbé, un silence éternel sur cet article, qui ne vous regarde pas. C'est à madame de Belbonne, c'est à moi, à mon oncle, à chercher par la suite à ramener sa raison, à savoir diriger son cœur, à calmer une passion trop funeste. Pour le moment, nous ne

devons

devons tous que le plaindre et le servir... Allons, mon pauvre Paul ; viens avec moi, mon ami : nous allons tarir la source de bien des larmes !

Paul hésite, il balance ; il veut se refuser à la prière qu'on lui adresse.... Le chevalier prend un ton grave, quoique toujours doux et marqué au coin du sentiment : Paul, lui dit-il, je vous suppliais en ami ; votre obstination me force à vous parler en maître : n'êtes-vous pas mon soldat, fait pour obéir à mes moindres volontés ? — Oui, c'est vrai, mon capitaine. — Eh bien, je vous ordonne de me suivre.

Paul n'ose plus dire un mot. Le chevalier le fait monter en croupe derrière lui ; et l'abbé Bardot, désolé d'avoir échoué dans sa démarche, remonte sur son cheval, et suit tristement le coursier qui porte un ami fidèle et un amant malheureux.

La marquise était encore renfermée

avec l'abbé Rendu, lorsque cette petite caravane arriva au château. Le bon prieur, voyant l'extrême répugnance que madame de Belbonne montrait toujours à se faire connaître à Paul, n'avait pas osé lui avouer qu'il avait fait à ce jeune homme la confidence de sa naissance; imprudence dont il s'était repenti plus d'une fois, et sur-tout dans cette occasion. A la suite d'une conversation très-animée, le prieur disait seulement à la marquise : J'espère au moins, madame, si on vous le ramène, que vous n'en ferez plus un garçon de charrue, et que vous voudrez bien le confier à mes soins pour lui donner une éducation, tardive sans doute, mais dont il peut encore profiter. C'est en élevant les sentimens de la jeunesse, qu'on l'empêche de faire des sottises, et qu'on la porte à des vues nobles, élevées. En grace, confiez-moi votre Paul, et vous verrez.... — Prieur, je le

veux bien ; oui, vous aurez la bonté de l'instruire, de guider son cœur et son esprit : je pense qu'il a l'un très-bon, et que l'autre n'est pas sans quelques moyens. — En pouvez-vous douter ? Né de vous, madame, il ne peut qu'avoir le germe des bonnes qualités. — Mais son père, monsieur Rendu, son père !... s'il avait tous ses défauts ! — Telle fut votre crainte : vous voyez cependant qu'elle ne s'est pas réalisée. — Qui pouvait s'y attendre ?... Mais il ne revient pas... Ah, mon ami ! c'est bien en ce moment que je sens qu'il est vraiment impossible de tromper la nature. Depuis dix-huit années, je cherche en vain à oublier que je suis mère ; mon cœur me le rappelle bien cruellement aujourd'hui ! c'est un sentiment... que rien ne peut détruire.... — Mais j'entends beaucoup de bruit là-bas. Ecoutez, écoutez, madame. — Serait-ce lui ?

C'était Paul en effet. Le chevalier le

faisait entrer dans le salon, où le commandeur, Césarine et Louise étaient encore rassemblés. Paul cherchait des yeux la marquise, et tremblait de lire dans ses regards le courroux dont l'abbé Bardot l'avait menacé; mais ne la voyant pas là, toute son attention s'était portée sur Louise, qui brûlait de son côté de s'élancer des bras de sa mère dans ceux de son amant. Tandis que le commandeur gourmande à sa manière le timide jeune homme, Auxerre est monté chez madame : il a crié, dès le bas de l'escalier: Le voilà, voilà Paul; on nous le ramène... La marquise et le prieur sont descendus; madame de Belbonne entre, aperçoit le fugitif qui rougit et pâlit tour-à-tour. La marquise s'efforce de prendre un air calme, sérieux, sévère même: Qu'est-ce que c'est, dit-elle, Paul, que cette extravagance-là? pourquoi vous faire soldat, nous fuir tous, sans m'avoir prévenue,

consultée ? — Madame..... — Madame ! interrompt le commandeur en l'imitant, réponds donc, imbécille ? En vérité, je ne conçois pas comment ce grand nigaud là peut inspirer le moindre intérêt, sur-tout à une femme comme ma belle parente. — Doucement, mon ami, dit celle-ci avec bonté, ne l'intimidez pas, je vous supplie : vous voyez qu'il est tout tremblant. — Oui, tremblant, le bon hypocrite ! — Paul, réponds-moi ? qui a pu te porter à cet acte de désespoir ? — Madame, plus que personne, en sait bien les raisons. — Plus que personne ? cela est fort. Je sais qu'une passion extravagante. — Oui, madame, j'aime, oh, j'aime bien, j'adore... une dame bien estimable, et que j'ai le bonheur de voir ici. — Louise, n'est-ce pas ? Nous parlerons de cela dans un autre moment. Voilà donc ce qui t'a fait quitter ton... maître, Nicolie, tes bons amis et moi ; moi ! qui

t'ai prouvé tant d'attachement par ma... protection et mes bienfaits? — C'est vrai, car... madame est bien bonne. — Eh bien, puisque tu me trouves si bonne, puisque tu m'assures de ta reconnaissance et de ton affection, as-tu pu t'éloigner de moi, de moi? ... insensé! ...

La marquise cherche à comprimer ses sentimens, à retenir sur ses lèvres une foule d'expressions, tendres sans doute, qui veulent sortir de son cœur... Paul est debout devant elle, les bras pendans, les mains jointes et la tête baissée dans sa poitrine. Ses regards se portent seulement à la dérobée, tantôt sur la marquise, quand elle lui parle, et plus souvent sur Louise, qui le regarde avec le plus touchant intérêt. Cette scène se prolonge pendant un moment de silence que la marquise rompt à la fin : Paul, lui dit-elle, je veux bien oublier la folie que vous venez de faire, et j'espère qu'elle

TAYLOR INST. OXFORD

sera la dernière. Je vous ordonne même... et j'ai quelques droits sur vous, je vous ordonne de ne point disposer de votre liberté, de ne faire dorénavant aucune démarche sans m'avoir consultée, moi, ou monsieur le prieur de Garnay, qui est mon ami.... et le vôtre, oui, le vôtre, entendez-vous? — Madame pense-t-elle que je ne suis plus libre de disposer de moi? Je suis soldat; demandez à mon capitaine que voilà. — Tu ne l'es plus soldat, mon ami, répond le chevalier : je te rends à la liberté, à ta protectrice, et je déchire ton engagement. Tiens, vois-tu bien que tout est rompu?

Le chevalier déchire en effet l'engagement de Paul, qui regarde, sans aucune émotion, cette action généreuse. La marquise en témoigne plus de reconnaissance. elle s'incline pour remercier le chevalier, qui lui prouve, par une pareille pantomime, qu'il est trop heureux de lui avoir

rendu ce léger service, et la joie brille sur les fronts de Nicolie, du prieur, d'Auxerre et de Célestin lui-même, qui sont témoins de cette scène. Le commandeur seul témoigne de l'humeur, non de ce que son neveu perd un soldat, mais du secret qu'on lui fait du motif de tout cela. Pour l'abbé Bardot, il pince ses lèvres, grimace et s'efforce de sourire, comme s'il partageait la sérénité générale. La marquise prend de nouveau la parole: Ha ça Paul, tu vas retourner à la ferme, où Nicolie t'accompagnera. Tu reprendras les cadeaux que ton bon cœur te faisait faire à tes amis; tu consoleras le bon Marcian que ta fuite avait bien affligé, et tu garderas les douze louis que monsieur le chevalier t'avait donnés, et que je me charge de lui restituer : tu joindras cette petite somme à l'autre, et tu seras toujours économe, sage et laborieux. Dans quelques jours d'ici, quand j'aurai trouvé

pour, pour.... Marcian un autre garçon qui puisse te remplacer, tu iras demeurer chez monsieur le prieur, qui veut bien se donner la peine de t'instruire, de t'apprendre à bien lire, bien écrire, et d'autres sciences dont tu pourras avoir besoin par la suite... Je ne m'explique pas sur... l'état auquel je te destine ; j'ai des vues sur toi.... Paul, je t'ai vu naître... j'ai... connu ton père, et je veux faire du bien à son fils.... Apprenez, mes amis qui m'écoutez, que c'est presque une dette pour mon cœur... Vous me connaissez ; ce mot doit vous suffire... ainsi qu'à Paul... Tu m'as entendu, Paul !.... c'est à toi de mériter mes bontés... Mais songe que, s'il t'arrive jamais de fuir, de partir, de t'engager comme aujourd'hui.... j'ai assez de.... droits sur toi, assez de crédit pour te faire arrêter, en quelque lieu que tu sois.... pour te faire, en un mot, repentir de ta désobéissance.... Songes-y

bien, Paul, et retourne sur-le-champ à la ferme, auprès du respectable Marcian, où tu resteras jusqu'à nouvel ordre.... Monsieur Rendu? veuillez vous donner la peine de l'accompagner, ainsi que Nicolie.... Vous lui.... parlerez relativement à Louise.... Vous m'entendez?....

Le prieur fait signe qu'il conçoit parfaitement ce que la marquise veut lui dire, et il se lève pour emmener Paul.... Paul, avant de se retirer, tombe aux genoux de sa bienfaitrice, de sa mère : Hélas!.... madame, s'écrie-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, ô madame!.... permettez, daignez permettre au pauvre Paul d'imprimer ses lèvres brûlantes sur cette main si bienfaisante et si chère.... (*Et il saisit la main de la marquise.*) — Paul, répond cette femme très-émue; mais vous n'y pensez pas; quelle folie!... Osez-vous.... pensez-vous au respect que

vous me devez?... Il est insensé.... Je ne le veux pas absolument....

Pendant qu'elle se défend, Paul, sans songer à la hardiesse de son action, a déjà couvert de mille baisers la main de sa mère. La marquise, prête à perdre connaissance, s'écrie : Eh bien donc... quelle audace! Mes amis, veuillez l'arracher de mes pieds, il ne sait plus ce qu'il fait.... En vérité, si ceci se passait ailleurs qu'en présence de mes amis... (*Elle retire sa main.*) Retirez-vous, imprudent, et ne paraissez jamais devant mes yeux, que je ne vous le permette!

La marquise a prononcé ces mots du ton le plus sévère. Paul en est atterré d'abord; mais il se console bientôt en pensant qu'il a donné, pour la première fois, le baiser filial à l'auteur de ses jours. Paul se lève, et fixant le ciel, il s'écrie à son tour : O mon Dieu, toi que j'ai toujours honoré, écoute la prière de....

l'orphelin qui t'implore, et daigne prolonger l'existence, la paix et le bonheur de la plus chère, de la plus respectable des....

Il n'achève point sa phrase, et sort sans saluer personne, mais en lançant un regard plein d'expression à sa Louise, qui lui exprime ses adieux de la même manière. L'abbé Rendu, Auxerre et Nicolie sortent avec Paul, en sorte qu'il ne reste plus, dans l'appartement, que la marquise abattue, le chevalier et Césarine étonnés, le commandeur stupéfait, Louise attendrie jusqu'aux larmes, et l'abbé Bardot, insensible comme à son ordinaire. Le silence règne d'abord quelques momens : bientôt le commandeur prend la parole : Ma foi, dit-il, j'ai bien lu des romans ; je n'y ai rien vu de plus extraordinaire que ce qui vient de se passer sous mes yeux. Je ne dirai point à ma belle parente qu'il faut que sa réputation

soit aussi bien établie qu'elle l'est, pour ne point donner lieu à des soupçons téméraires; elle prendrait cela pour une ironie cruelle, et elle aurait raison; mais enfin, aux yeux du monde, non pas à ceux des amis qui l'estiment à juste titre, que penserait-on de cet intérêt étonnant pour un villageois? de la hardiesse de ce villageois, qui a la témérité de baiser la main d'une femme de condition? de ces larmes, de ces soupirs, de ces regards réciproques?.... Quel est donc ce jeune homme? Est-ce un parent, un fils, que sais-je?

La marquise qui, livrée à des réflexions que lui avait fait naître la dernière action de Paul, n'écoutait pas le vieux radoteur, sortit de sa rêverie à sa question. Un fils, répondit-elle! qui a pu vous faire croire, monsieur le commandeur?... —Dame, qu'est-ce que c'est donc que ce grand.... garçon, qui, depuis ce matin,

met tout le château sens dessus dessous ? à moins d'un lien bien puissant entre vous deux.... — Un lien, monsieur ! que voulez-vous dire ? — Ecoutez, Pauline, je connais le monde, le cœur humain, les passions ; je sais qu'il y a toujours quelques dessous de cartes dans la conduite de la plupart des hommes, et il y en a plus ici qu'ailleurs.... Depuis que je suis entré chez vous, je n'ai vu que des mystères, des secrets ; tout y est énigmatique, et cela.... oui, je vous le dis franchement, cela est fait pour fâcher un vieil ami qui a des droits réels à votre confiance. — Je ne sais, monsieur, de quels mystères vous parlez. — Non, il n'y en a pas ? Récapitulons, et vous allez voir... Il y a là-bas, à la ferme, un vieillard aveugle, à qui madame n'ose pas parler, dans la crainte qu'il ne reconnaisse sa voix ; est-ce un mystère ?... Il y a ici, dans le parc, un pavillon consacré aux regrets,

où madame s'enferme souvent seule, plus souvent avec le curé du village, qui, plus digne que moi de son estime apparemment, a le bonheur d'être dans sa confidence : est-ce un mystère? Paul va, vient sans cesse, pousse de gros soupirs, pleure, ah dame, pleure!... continuellement! Madame lui lance des regards, frémit, pâlit, rougit ; il n'y a pas de mystère là-dessous? Eh tenez encore, cet évanouissement au château d'Eutreval à la vue de je ne sais quel étranger qui parlait à un de mes ouvriers, vous direz encore?... — En grace, monsieur, finissons cet interrogatoire qui me... fatigue. N'ai-je pas assez de maux déjà? et faut-il que vous vous rangiez du côté de mes persécuteurs? — A Dieu ne plaise, marquise ; mais vous conviendrez que tout voir, tout entendre et ne rien savoir, c'est me faire jouer ici le véritable personnage d'un Cassandre de comédie. — Eh, monsieur, que vous

importent mes malheurs ?.... Personne, vous moins qu'un autre, ne pourrait les adoucir. —Moi moins qu'un autre ! j'aime la distinction. —Elle n'est que trop juste, trop douloureuse pour moi : il m'est bien cruel de penser que mes meilleurs amis ne peuvent rien changer à ma triste situation ; qu'il faut que je pleure, que je meure avec mon fatal secret !... —Ah !... il y a donc un secret, vous en convenez ? —Eh bien, oui, monsieur, oui !.... Je cache dans mon cœur un secret affreux, impénétrable, que ma tombe doit à jamais renfermer avec moi ! —Et qui n'est un secret que pour votre vieil ami ; car monsieur le curé le connaît ? —En... partie. —Et sans doute votre Auxerre et la Nicolie de Marcian ? ces deux individus ne font que chuchoter sans cesse. —Ils... m'ont vu naître ; ces fidèles serviteurs. —Nicolie vous a vue naître, bon ! les hôtes de la ferme ne vous sont pas étran-

gers? —Etrangers!.... O mon Dieu! tu sais s'il existe sur la terre quelqu'un de plus sacré pour moi! —Que... Marcian? —Commandeur, par quelle fatalité me pressez-vous de répondre à des questions auxquelles je ne puis ni ne dois satisfaire? C'est accabler une malheureuse femme d'une manière bien cruelle.... Il faut donc que le destin me tyrannise de toutes les manières!... Ah! je suis bien à plaindre!....

Elle verse un torrent de larmes. Le chevalier et Césarine, désespérés de l'indiscrétion du commandeur, s'approchent de lui : Mon oncle, dit Théodore à ce dernier, pouvez-vous la mettre dans cet état déchirant?

Le commandeur sent sa faute, et son excellent cœur l'emportant sur sa vivacité, il s'approche de la marquise : Pauline, lui dit-il, ma chère Pauline! pardon, mille fois pardon. Je suis bien coupable

d'ajouter encore à vos peines, par une curiosité déplacée, indécente, j'ose en convenir ! Pauline, calmez-vous, et croyez que jamais vous n'entendrez sortir de ma bouche la plus légère question sur ce qui vous regarde : L'intérêt que vous m'inspirez peut seul faire excuser ma hardiesse, mais elle n'en est pas moins répréhensible. Pauline, soyez bien sûre que je vais m'imposer un silence rigoureux, et que, respectant vos malheurs, bien persuadé qu'ils sont l'ouvrage de la fatalité, je n'en aurai pas moins pour vous l'estime, les égards, le respect même que vous méritez. Ma chère Pauline, obtiendrai je ma grace ?

Le commandeur est penché sur la marquise, il tient ses mains dans les siennes : Césarine, Théodore et Louise pressent de leurs bras caressans cette femme intéressante. . . . Elle essuie ses pleurs, les regarde tous, et s'écrie en sanglottant : Ah ! quel tourment pour moi de ne pouvoir

épancher ma douleur dans le sein de l'amitié !.... que ne puis-je parler !.... Mais, vous m'aimez, vous m'estimez.... Oh, votre estime, je la mérite, je la mérite bien ! je ne m'en suis jamais rendue indigne. Si je pouvais dire un mot, un seul mot !.. vous verriez !.. — Eh bien, lui répond le commandeur, ce mot, gardez-le, Pauline ; nous ne voulons pas le savoir. Nous pensons que vous êtes bien infortunée, mais innocente, et nous ne pouvons que vous en chérir davantage.... Pauline, vous ne daignez pas me regarder : voulez-vous oublier !....

La marquise s'efforce de sourire en le fixant ; et le pressant sur son cœur, elle ne peut que lui dire, avec l'accent le plus expressif : Mon ami !....

Elle penche sa tête sur son col, et pendant qu'elle ne peut les voir, le commandeur, Césarine et Théodore lèvent leurs

mains au ciel en se regardant et en s'écriant : Qu'elle est intéressante !....

En détournant ses regards, le commandeur remarque le sang-froid glacial de l'abbé Bardot, qui, les yeux baissés sur la table, tourne dans ses doigts un couteau qu'il y a trouvé. Le commandeur, indigné de l'apathie de cet égoïste, oublie l'émotion qu'il vient d'éprouver pour reprendre son caractère brusque et bien excusable dans cette occasion : il est si en colère, qu'il ne peut que dire à l'abbé : Quand partez-vous, monsieur ?

L'abbé tout étonné lève les yeux sur lui, et le fixe sans quitter le couteau qui l'occupe. La question du commandeur et le ton avec lequel il l'a faite, font lever la tête aussi à la marquise, et tout le monde regarde l'abbé Bardot qui ne répond pas. Le commandeur réitère son interpellation : Vous ne m'entendez pas,

monsieur? je vous ai demandé quand vous partiez? — Comment, monsieur? — Comment, comment? n'avez-vous pas une lettre pour vous présenter chez le colonel Saint-Pry? — Oui, monsieur. — Eh bien, que tardez-vous? — Monsieur le commandeur me chasse? — Je ne vous chasse pas, moi, je ne chasse personne; mais je n'aime pas les importuns.

Théodore, Césarine et la marquise elle-même ne peuvent s'empêcher de sourire à cette brusquerie du vieillard. L'abbé Bardot, d'abord confus, tourne sa langue sur ses lèvres comme un homme qui réfléchit; puis il se lève: J'en suis fâché, mon cher, continue le commandeur; mais vous devez bien vous apercevoir que vous êtes de trop ici? — Voilà la reconnaissance des hommes. — Bah, bah, de la reconnaissance! Si on me sert, je paie bien; partant, quitte. — Un instituteur est donc un serviteur à vos yeux? — Sou-

vent moins quand il n'a pas les qualités... nécessaires. — J'ai l'honneur de vous remercier, monsieur, de tant de politesses. Ce n'était pas la peine de me faire quitter Paris où j'avais des connaissances, où j'aurais pu... — Ils sont tous comme cela, les égoïstes, les ingrats. Vous leur avez toujours fait perdre les plus belles places. Vous ne parliez pas sur ce ton-là quand vous m'avez supplié de vous emmener, quand vous vous êtes jeté à ma tête. Vous n'aviez pas de ressources, disiez-vous? Moi qui suis bon, j'ai cru vous rendre service. — Monsieur !... je sors. — Et vous faites bien.

L'abbé Bardot lança un regard foudroyant à tout le monde, et se retira. Quand il fut parti, le commandeur en eut pour long-tems à exhaler sa bile sur les gens sans ame, sans délicatesse, et l'on sent bien qu'il peignit l'abbé comme le modèle de ces vices si bas. Cette con-

versation fit diversion à la première, et la marquise se remit peu-à-peu.

A présent que nous la laissons plus tranquille, causant avec ses amis qui font des projets et prennent les arrangemens nécessaires pour le mariage de Théodore avec mademoiselle de Marville, voyons un peu ce que notre bon Paul devient à la ferme où l'accompagnent Nicolie et le respectable prieur de Garnay.

D'abord en route, le prieur témoigne au jeune homme son mécontentement de ce qu'il ne l'a pas vu, consulté avant de faire la folie de s'engager; c'est tout ce qu'il peut dire, le bon prieur, devant Nicolie qui ignore l'aveu qu'il a fait à Paul. Arrivés à la ferme, ils trouvèrent Marcian assis sur le seuil de la porte. Du plus loin qu'il entendit les pas de plusieurs personnes, il leur cria : Est-ce Paul? me le ramène-t-on? — Oui, mon bon maître, répondit Nicolie; le voilà,

et j'espère que nous ne le perdrons plus, du moins de la même manière; car madame et monsieur l'abbé Rendu, qui nous accompagne, lui ont fait là-dessus un sermon en conséquence.

Paul est déjà dans les bras du respectable Marcian, qui pleure de joie de retrouver son serviteur bien aimé. Ah! jeune homme, jeune homme! lui dit le vieillard, combien tu m'as fait de mal! tu ne sais pas à quel point je m'intéresse à toi! — Vous ne vous doutez ni l'un ni l'autre, interrompit Nicolie avec expression, de la tendresse réciproque que vous vous êtes vouée, et c'est si douloureux de se séparer comme cela! — Quelle était donc, reprit Marcian, la cause de ton brusque départ? Où allais-tu comme cela, loin de tes bons amis? — Comment! mais vous l'ignorez, c'est vrai; il s'était fait soldat. — Soldat! — Oui, l'insensé s'était engagé dans le régiment de monsieur le chevalier

valier de Verceil ; c'est à lui-même qu'il s'était adressé. — Et monsieur le chevalier avait eu l'imprudence de l'engager? — Sans le connaître. — J'espère qu'aujourd'hui il lui a rendu sa liberté? — Oh oui, à la sollicitation de madame. — Qu'elle est bonne! — Oh, bien bonne. — Pauvre Paul!... c'est l'amour, n'est-ce pas, c'est cette fatale passion qui t'a porté à ce comble d'égarement? — Il est vrai. — Funeste amour! que de maux tu causes! Je t'ai connu, délire douloureux, fièvre brûlante! Oui, tu as causé tous mes malheurs, hélas! et... ceux de ma famille. Quel fléau Dieu a-t-il donc donné à l'homme, en lui formant un cœur sensible! Dans tous les états de la société, il est le même, il se consume, il brûle!... Paul, mon cher Paul, console-toi ; ne me quitte plus, écoute les avis de ton vieux maître ; et, sans blâmer tes affections, il parviendra sans doute à les ré-

gler, à les assujettir aux convenances sociales.... Mais cette madame de Belbonne, quel ange! c'est encore pour moi qu'elle a fait cet acte de générosité; c'est pour me rendre mon digne et fidèle serviteur. Quelle femme! Faut-il que, privé déjà du bonheur de la voir, elle ne fasse jamais résonner à mon oreille le doux son de sa voix!... Ah, Nicolie! si tu me voyais quelquefois... je me livre à de bien singuliers soupçons, va.... et si.... la personne que tu sais avait seulement le moindre rapprochement de vertus avec cette femme respectable, je serais souvent tenté de croire que c'est elle.

Nicolie et le pasteur se regardent et répondent ensemble: Bon! quelle illusion! — Je sais, je ne sais que trop, hélas! que c'est une illusion, une cruelle illusion. Quelques accens de sa voix qui lui sont échappés, ont pu me donner cette idée; mais combien ma raison la repousse en

pensant à l'énorme distance... à la différence extrême... Non, oh non, ce n'est pas elle. — Plût au ciel, ajouta le prieur, que ce fût là celle qui vous fut si chère ! que Dieu ait fait ce miracle ! Vous n'hésiteriez plus, n'est-ce pas, à lui rendre votre cœur? — Vous... allez vîte, monsieur le prieur; vous allez bien vîte !... Songez-vous aux maux qu'elle m'a fait souffrir... pensez-vous que la solitude de ma triste vieillesse, que mon infirmité, ma misère, tout cela est son ouvrage !... Oh, le seul soupçon que je pourrais lui pardonner me fait frémir d'horreur..... Non, non, quelques années de vertus ne pourraient effacer à mes yeux les longues erreurs, les vices même de sa jeunesse !... Jamais, jamais de retour dans mon cœur pour cette.... Mais oublions jusqu'à son nom, et ne nous occupons que de l'estime que mérite la marquise qui n'est pas elle, qui ne peut pas être elle.... Mon Paul,

console-moi, consolez-moi tous : Ah ! j'ai besoin des secours de votre amitié.

Le prieur regarde avec expression Nicolie, et lui dit tout bas : Toujours prévenu ? — Toujours, répond Nicolie en haussant les épaules, en levant les yeux au ciel.

Paul, ne concevant rien à ces demi-confidences, qui d'ailleurs ne le regardent pas, se livre, avec toute la candeur de son ame, au bonheur de revoir son maître et l'asile de son enfance. Il presse le vieillard dans ses bras, et lui jure de ne jamais l'abandonner. — Oh ! je vous en réponds, réplique l'abbé Rendu, il est désormais sous ma garde, et c'est moi qui veillerai sur ses actions comme sur son éducation. — Bien, bien cela. — Que de bontés, s'écrie Paul !

Quand les premiers momens d'effusion sont passés, le prieur prie Marcian de lui permettre d'entretenir un moment Paul

en particulier. Tous deux entrent dans le jardin, s'y enfoncent sans dire un seul mot ; et vont s'asseoir sur le petit banc de gazon où la marquise fut témoin, quelques jours avant, de la fête villageoise que Paul lui donna. Là, le prieur de Garnay prend la main du jeune homme et lui parle ainsi :

Paul, extravagant Paul, que de reproches j'ai à te faire ! Comment ! pour éviter l'égarement auquel tu viens de te livrer, tu me forces à te dévoiler le secret de ta naissance ? Je crois te calmer, te rendre raisonnable en te découvrant ce funeste secret ; tu mets ta raison, ta conduite à venir à cette condition, j'y souscris, je t'éclaire ; et aujourd'hui tu fais la même folie à laquelle je mettais alors obstacle ! Je n'ai donc commis qu'une imprudence en te parlant, en te croyant digne de ma confiance, et tu m'en fais bien cruellement repentir. Parle, pourquoi

mépriser mes sages avis et agir ainsi en étourdi ? — Monsieur le curé, pardon ; mais je me serais vraiment bien passé de la confidence que vous avez eu la bonté de me faire ! — Je l'ai senti après ; j'ai reconnu mon inconséquence ; mais est-ce à toi de me la reprocher ? Ne l'avais-je pas faite pour te calmer, pour élever ton ame, pour la consoler en lui faisant entrevoir un avenir heureux ? — Heureux ! ah, monsieur le curé ! — Mais oui, heureux. Ta mère peut-elle se refuser un jour à te reconnaître ? le tems ne peut-il pas adoucir ses ennuis, attendrir son cœur en ta faveur, et te rendre le titre de fils qu'elle ne te refuse à présent qu'en combattant entre ses préjugés et la nature ? — Ses préjugés ? n'est-ce pas sa faute si je suis un paysan pauvre, ignorant ? — Ce n'est pas, mon ami, parce que tu es un paysan pauvre, ignorant, qu'elle te repousse de son sein ; mais... tu sauras

un jour ses motifs, que tu n'es pas maintenant en état d'apprécier. Juge du coup que tu lui as porté ! L'amour maternel s'est élancé malgré elle de son cœur sensible : En apprenant la nouvelle de ta fuite, elle s'est écriée : Monsieur le chevalier, rendez-moi ce jeune homme qui m'intéresse à un point !... Tu vois, Paul, tu vois qu'elle t'aime ; et aujourd'hui ne t'en donne-t-elle pas une preuve en te plaçant chez moi, en exigeant que je te donne les connaissances, les talens nécessaires à quiconque est né dans une classe distinguée de la société ? Encore quelques jours, mon cher Paul, et tu seras au presbytère, mon élève, mon ami, celui de la marquise, qui sans doute viendra souvent t'y voir en secret. Que demandes-tu de plus, jeune insensé ?

Paul se tait, soupire ; et le prieur, devinant le vœu qu'il forme, continue : C'est Louise, n'est-ce pas ? Il te faut

Louise ; tu ne peux vivre sans elle, voilà tout ce que tu vas me dire ? Eh bien ! attends encore, espère, oui, espère. Louise est la fille d'un homme de condition ; mais si l'on te déclare par la suite le fils de la marquise de Belbonne, toutes les distances seront rapprochées, les convenances réciproques : pourquoi penses-tu qu'alors on te refuse la main de ton amante ? Je suis sûr, moi, que tu l'obtiendras ; j'en ai un heureux pressentiment. — Ah, mon dieu, monsieur le curé, vous penseriez ?... — Je n'en doute pas.... mais cela ne peut venir qu'à la longue ; il faut du tems.... Tu n'avais donc pas réfléchi à cela ? — Quelquefois, monsieur le curé ; mais, ignorant les circonstances qui m'ont mis au monde, les malheurs de ma mère, le genre de liaison qu'elle a pu avoir avec l'auteur de mes jours, pouvais-je me flatter ?... Au contraire, je me disais, Louise va être légitimée par l'hymen de ses pa-

rens; et moi, moi! je suis peut-être le fils de l'amour, d'une liaison coupable aux yeux du monde. Le chevalier de Verceil est un noble, son oncle est fier, d'une hauteur! ah! il ne me parle toujours qu'avec mépris, qu'en me prodiguant les noms les plus humilians.... Jamais ils ne voudront dans leur famille du pauvre Paul! — Il est certain que... pour en venir là... il faudra les faire renoncer à... quelques préjugés; mais on peut en venir à bout; je me chargerai de cela; la marquise et moi... tu verras que tôt ou tard nous ferons ce mariage-là. — Vous l'espérez? ô monsieur Rendu! vous bannissez la tristesse de mon cœur; vous y faites descendre la consolation qui est toujours le partage d'un ministre de Dieu! Louise, je te posséderais!... oh! je me sens tout le courage nécessaire pour attendre ce moment fortuné, s'il vient jamais. — Il viendra, Paul, je te le certifie; mais il

faudra le mériter par une soumission aveugle à mes moindres avis.

Paul serre le bon pasteur dans ses bras : le prieur ajoute : D'abord, je ne te ferai point le reproche d'avoir trahi ton serment ; mais tu as si mal déguisé ton secret, que vingt fois madame a été sur le point de découvrir mon indiscrétion. C'était des regards, des pleurs, des genoux en terre, une conduite en un mot toute différente de celle que tu tenais avant que je ne t'eusse parlé. Souvent madame m'a demandé si quelqu'un t'avait appris que tu fusses son fils : Elle était bien éloignée de croire que ce fût moi ; mais elle soupçonnait Auxerre ou Nicolie, car Nicolie est aussi au fait de tout ce qui te concerne. — Quoi, Nicolie ? — Oui, cette bonne femme sait tout.... et bien d'autres secrets encore que les tiens ; mais elle est d'une discrétion à toute épreuve, ainsi que son mari. — Son mari ? . . —

Quoi ! tu ne sais pas que Nicolie est la femme du fidèle Auxerre ? — Non, mon dieu ! est-il possible ?... Auxerre l'époux de Nicolie ! — Sans doute. Je croyais que, vivant auprès de cette excellente femme, tu avais pu être témoin de ses entretiens secrets avec Auxerre, soupçonner en un mot qu'ils sont unis par le nœud le plus saint. — Jamais, jamais, monsieur le curé, Nicolie n'a laissé échapper devant moi un mot qui pût la déceler, non plus que devant monsieur Marcian. — Je le crois bien ! ... Si je te disais encore.... mais je m'arrête.... Voilà une nouvelle indiscrétion qui m'est échappée... Paul, garde-toi bien de révéler à qui que ce soit, à Nicolie elle-même, les confidences que je te fais. Si elle cache son mariage, elle a des raisons, de fortes raisons !... et madame, qui a eu ses intentions aussi pour la placer auprès du bon Marcian, serait au désespoir que ses secrets fussent con-

nus. Elle t'en punirait le premier ; c'est pour le coup qu'il te faudrait pour jamais renoncer à sa tendresse !

Paul répète au prieur le serment qu'il lui a fait déjà sur le saint évangile : le prieur se lève pour se retirer : Ha ça, mon ami, lui dit-il, je crois que je te laisse plus calme, plus réfléchi, plus raisonnable en un mot ? Je t'ai dit que tu pouvais espérer de voir un jour ton sort uni à celui de ta Louise ; mais il faut, en attendant, respecter les préjugés de ses parens ; il faut éviter de la voir, de lui parler d'amour ; prendre garde à faire trop paraître ta passion ; respecter, comme tu le dois, cette jeune personne ; être soumis aux volontés de madame, de ta mère, mon bon Paul !... et ne rien entreprendre, dire ou faire que d'après mes avis : Me le promets-tu ? — Je vous le jure, monsieur le curé. — Allons, adieu : tu viendras tous les jours prendre de mes

leçons en attendant que tu sois entièrement mon pensionnaire. — Votre pensionnaire ?... Eh, pourrai-je reconnaître vos soins? — Une autre se charge de ta reconnaissance. Oui, madame qui connaît mes faibles facultés, veut bien me promettre de payer ta pension; elle va faire tous les frais de ton éducation, et... — Ah! pourquoi n'a-t-elle pas pris plutôt cette généreuse résolution? — Pourquoi, pourquoi ?... Tu sauras tout cela... Mais enfin elle s'y détermine, et tu dois bien penser qu'avec un pareil projet, elle n'a pas celui de t'abandonner, de priver à jamais son cœur et son oreille des doux noms de mère et de fils. Prends donc patience, mon cher Paul, et regarde-toi comme le vieux Marcian, qu'on est obligé de mener par la main, puisqu'il est aveugle. Je serai ton guide, ton soutien, ton ami, et je ne te laisserai faire aucun faux

pas dans la carrière où tu vas te laisser conduire aveuglément aussi.

Le prieur serra dans ses bras le pauvre Paul, qui lui rendit ses touchantes effusions, et tous deux revinrent à la ferme, où l'abbé Rendu prit congé de Nicolie, de Marcian, après leur avoir appris le vœu de madame, qui enjoignait à Paul d'aller prendre tous les jours des leçons de lecture et d'écriture, en attendant qu'elle le retirât tout-à-fait de chez eux. Retournons à Paul.

Paul reprit ses travaux, au grand contentement de Marcian et de Nicolie; mais Paul, dès ce moment, ne regardait plus cette dernière qu'avec une attention et un respect que lui avait inspiré pour elle la dernière confidence du prieur.

L'après-midi, comme il allait chez le bon pasteur, et qu'il était obligé de passer par un chemin de traverse, sous les murs

du parc du château de la marquise, il remarqua de loin une belle dame très-bien mise qui se promenait dans l'intérieur, sur une terrasse auprès du mur. Il crut d'abord que c'était madame, et sentit ses genoux fléchir; mais en s'avançant, il s'aperçut que c'était une jeune personne, et en marchant plus encore, il reconnut sa Louise, qu'on avait parée suivant son nouvel état. D'abord les beaux ajustemens de Louise l'intimidèrent, et il lui sembla que ce serait lui manquer de respect que de lui adresser la parole le premier.... Mais Louise le voyait venir; elle s'était arrêtée; elle le regardait avec des yeux mouillés de larmes, et semblait desirer qu'il entamât la conversation. Que fera Paul? observera-t-il la défense que lui a faite le prieur de parler à mademoiselle de Verceil? L'occasion est favorable; c'est l'amour sans doute qui a ménagé ce tête-à-tête....

personne autour de lui !. . . Il n'est pas tard.... Un seul moment d'ailleurs suffit à deux amans pour se dire bien des choses.... Paul s'arrête donc, lève la tête, regarde Louise et reste muet. Louise, émue, garde le silence de son côté, et c'est à qui le rompra le premier.

Paul a cette témérité ; il ôte son chapeau, tire le pied, salue gracieusement, et dit à demi-voix : Bonjour, mademoiselle Louise. — Bonjour, monsieur Paul. — Etes-vous seule là-haut ? — Toute seule, monsieur Paul. J'ai quitté mes parens, le salon, tout le monde pour venir ici me promener et m'occuper.... — De qui, mademoiselle Louise ? — Pardi, monsieur Paul, cela se demande-t-il ? A qui puis-je penser, si ce n'est à vous ? — A moi !. . . O mon dieu, que mademoiselle est donc bonne ! — Pourquoi donc cela, monsieur Paul ? y a-t-il de la bonté à plaindre les malheureux ?

— Je le sais bien, mademoiselle Louise : oh, que je le suis! — Je le crois . . . et moi, pensez-vous que je sois bien contente? — Mais... vous avez retrouvé un père, une mère; vous voilà une grande dame de condition, qui avez des domestiques, des beaux châteaux, de riches ajustemens. — Sans doute, monsieur Paul, je suis bien contente d'avoir des parens qui m'aiment, qui m'aiment bien; mais vous parlez d'ajustemens? Ceux que je portais à la ferme ne m'étaient-ils pas plus précieux que ceux-ci, puisqu'ils me rapprochaient de vous? — Vous avez donc toujours la bonté de m'aimer, mademoiselle Louise? — Toujours, monsieur Paul, pour la vie! — C'est comme moi, je sens qu'il me sera impossible d'aimer jamais une autre personne. Il n'y en a pas deux comme mademoiselle Louise. — Et moi, je ne vois nulle part un second Paul. — Ah! il y en a dans le monde,

non pas des Pauls pauvres, sans naissance, comme moi, mais des grands seigneurs, des beaux messieurs de la ville, qui pourront plaire à mademoiselle Louise et... — Me plaire?... Il faudrait donc que ce fût vous, monsieur Paul, qui fussiez un de ces beaux messieurs-là? Si vous étiez à ma place, préféreriez-vous une grande dame, bien riche, à la pauvre petite Louise? — Moi, oh, non, non. — Eh bien! mon cœur est-il différent du vôtre? ne nous sommes-nous pas promis de nous aimer toujours? — Si j'entendais ce serment-là encore une petite fois de votre bouche, comme cela me rassurerait! — Oui! cela vous ferait-il plaisir? — O mon dieu, comme je redoublerais de courage! — Volontiers, je le veux bien.... mais je ne sais pas comment on jure cela. — Ecoutez, dites-moi tout bonnement: Paul, je t'aimerai toujours; je n'aurai jamais d'autre mari que toi.

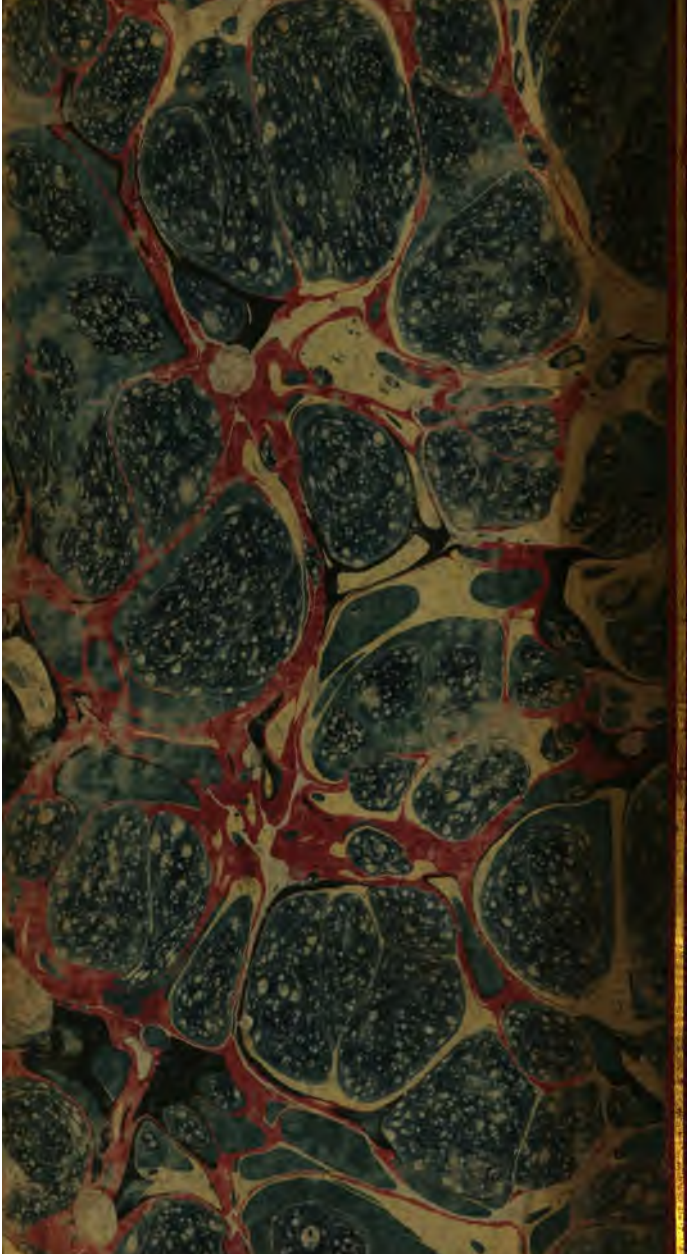
— Oh ! je puis tourner cette phrase mieux que cela ; de cette manière, par exemple : Paul, mon cher Paul, je mourrai plutôt que de consentir jamais à en épouser un autre que l'ami de mon cœur. — Que l'ami de mon cœur ! bien, oh, bien ! ... Répétez.... du moins, voulez-vous avoir la bonté de me répéter ces mots si doux ?

Louise répète son serment avec plus d'énergie encore ; puis elle continue : A votre tour, monsieur Paul : n'avez-vous pas quelque chose à me dire de semblable ? — De tout semblable, à peu de chose près ; car je ne puis pas espérer de devenir votre mari ; mais, mademoiselle Louise, je vous jure au moins que je mourrai garçon, quand je devrais devenir vieux comme mon maître Marcian. — Pauvre Paul ! qui parle de mourir garçon !... — Si nous pouvions cimenter ces doux sermens par... — Par quoi donc, monsieur Paul ? — S'il m'était possible de serrer votre belle main

dans la mienne, sur mon cœur? — Oui... sans doute... cela serait plus... mais comment ? Je ne puis sortir. — Et moi, je ne puis entrer. — Il faut donc nous en passer. — Oh que non !... ce mur dégradé, ces pierres tombées.... Attendez ; je vais me mettre à votre niveau. — Non : monsieur Paul ! monsieur Paul !.... Il va se tuer !

Paul n'a ni l'envie ni la maladresse de se tuer ; il grimpe au mur, et se trouve à la hauteur de Louise. Il prend soudain sa main et la baise avec tant de transports, que ces amans oublient bientôt toute la terre, pour ne penser qu'à leur bonheur.

Soudain un cri s'élève derrière eux : Ah mon dieu, que vois-je ! c'est bien, c'est fort bien, continuez ?....

Fin du second Volume.

66f15u11